



**HAL**  
open science

## De la mort aux funérailles de l'empereur à Byzance

Elisabeth Malamut

► **To cite this version:**

Elisabeth Malamut. De la mort aux funérailles de l'empereur à Byzance. FOA Jérémie; MALAMUT Elisabeth; ZAREMBA Charles. La mort du prince de l'Antiquité à nos jours, Presses universitaires de Provence, pp.29-60, 2016, Le temps de l'histoire, 979-10-320-0043-4. halshs-01309766

**HAL Id: halshs-01309766**

**<https://shs.hal.science/halshs-01309766>**

Submitted on 12 Jan 2017

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



# LA MORT DU PRINCE

De l'Antiquité à nos jours

SOUS LA DIRECTION DE  
JÉRÉMIE FOA, ÉLISABETH MALAMUT ET CHARLES ZAREMBA

LE TEMPS DE L'HISTOIRE



collection  
LE TEMPS DE L'HISTOIRE

# **La mort du prince**

## **De l'Antiquité à nos jours**

SOUS LA DIRECTION DE  
**JÉRÉMIE FOA, ÉLISABETH MALAMUT ET CHARLES ZAREMBA**

2016

PRESSES UNIVERSITAIRES DE PROVENCE

© PRESSES UNIVERSITAIRES DE PROVENCE

AIX-MARSEILLE UNIVERSITÉ

29, avenue Robert-Schuman - F - 13621 Aix-en-Provence CEDEX 1  
Tél. 33 (0)4 13 55 31 91

pup@univ-amu.fr – Catalogue complet sur <http://presses-universitaires.univ-amu.fr>

DIFFUSION LIBRAIRIES : AFPU DIFFUSION – DISTRIBUTION SODIS

# De la mort aux funérailles de l'empereur à Byzance

Élisabeth Malamut

Aix Marseille Université, CNRS, LA3M UMR 7298

Être empereur à Byzance, que ce fût par succession dynastique ou usurpation, c'était être élu par les trois corps sociaux – armée (proclamation), Sénat (légitimation), peuple (acclamation) – hérités de l'empire romain. Alors que la notion d'État (*respublica*) continua de primer pendant toute la période byzantine<sup>1</sup>, l'idéologie impériale se conforma à la nouvelle donne que fut le christianisme en faisant de l'empereur le lieutenant de Dieu sur terre. Il n'est donc pas étonnant que la suite des protocoles donnés dans le *Livre des Cérémonies* témoigne d'une multiplicité des processus d'accès au trône du v<sup>e</sup> au x<sup>e</sup> siècle<sup>2</sup>, dont l'ultime cérémonie d'investiture était le couronnement par le patriarche<sup>3</sup>. L'empereur était néanmoins réputé recevoir directement son pouvoir de Dieu et non d'un évêque, même si avec le temps, le cérémonial fut marqué d'un caractère religieux<sup>4</sup>. La théologie politique médiévale de la dualité corporelle du roi – un corps naturel et mortel, l'autre politique et immortel – mise en avant par Ernst Kantorowicz dans son ouvrage célèbre<sup>5</sup> n'est donc pas appropriée à l'empire byzantin. Celui qui a été investi empereur par la grâce de Dieu, le lieutenant du Christ sur terre, parfois jusqu'à s'iden-

---

1 Est-ce à dire que l'empereur était légitimé uniquement par le peuple, comme le soutient Anthony Kaldellis dans son dernier ouvrage, *The Byzantine Republic. People and Power in New Rome*, Harvard University Press, 2015 ?

2 Constantine Porphyrogenetos, *The Book of Ceremonies*, éd. Ann Moffat et Maxeme Tall, Canberra 2012 (2 vol.), I, ch. 91-96, 410-440.

3 *Ibid.*, I, ch. 38, 191-196. Voir Gilbert Dagron, *Empereur et prêtre. Étude sur le « Césaropapisme byzantin »*, Paris, Gallimard, 1996, p. 79-105.

4 Au xiv<sup>e</sup> siècle, la cérémonie religieuse du couronnement devint le fondement essentiel de l'élévation au trône de l'empereur dont Sainte-Sophie était le noyau unique et central avec l'onction par le patriarche, cf. Pseudo-Kodinos and the Constantinopolitan Court: *Offices and Ceremonies*, éd. Ruth Macridès, J.-A. Munitiz et Dimiter Angelov, Ashgate, Birmingham Byzantine and Ottoman Studies n° 15, 2013, ch. VII, p. 211-243. Il se peut néanmoins que ce cérémonial ait déjà une longue tradition, au moins depuis le xiii<sup>e</sup> siècle. Voir le commentaire, p. 414-427.

5 Ernst Kantorowicz, *Les Deux Corps du roi. Essai sur la théologie politique au Moyen Âge*, trad. Jean-Philippe et Nicole Genet, « Bibliothèque des Histoires » sous la direction de Pierre Nora.

tifier à Lui<sup>6</sup>, pouvait être à tout moment abandonné par Lui et alors le tyran était découvert<sup>7</sup>. Les Byzantins faisaient une claire distinction entre la *basileia*-l'empire – et ses titulaires, d'où l'absence d'un principe dynastique, qui serait fondé sur la transmission du corps politique du souverain à son successeur, et un empressement jamais démenti à l'usurpation<sup>8</sup>, d'où également les cas multiples de mort violente. Certes, la *basileia* à partir du VIII<sup>e</sup> siècle s'identifie à la famille régnante, en particulier, à ceux « nés dans la pourpre » (porphyrogénètes), qui à leur naissance sont célébrés dans le cérémonial comme des empereurs, car ils ont reçu dès le ventre de leur mère une onction divine, mais il ne s'agit en aucune façon d'un droit dynastique<sup>9</sup>.

Les statistiques sont parlantes : sur quatre-vingt-huit empereurs régnants, abstraction faite des coempereurs, trente-sept moururent de mort naturelle, trois d'accident, cinq au combat, trente d'autres formes de violence, tandis que treize forcés d'abdiquer terminaient leur vie dans des couvents<sup>10</sup>. Nous développerons en premier lieu le thème de la mort la plus violente, la mort par assassinat, mais nous n'omettrons pas la mort naturelle dans ce qu'elle comporte de violent également lorsque se trament les intrigues au chevet de l'empereur, en second lieu nous découvrirons la force de la *vox populi* et l'importance accordée à la mémoire de l'empereur, en troisième lieu nous examinerons les funérailles impériales généralement réservées aux empereurs décédés de mort naturelle ou d'accident.

## La mort de l'empereur sous le signe de la violence : une fatalité ?

### La mort par assassinat et les ultimes outrages

La mort par assassinat fut un cas fréquent lors des crises que traversa l'empire au VII<sup>e</sup> siècle quand les corps traditionnels qui constituaient depuis Constantin

6 Voir les chapitres du *Livre des Cérémonies* sur les cérémonies lors de la fête de la Résurrection (Dimanche de Pâques), cf. Constantine Porphyrogennetos, *The Book of Ceremonies*, II, ch. 40, 637-638.

7 G. Dagron, *Empereur*, *op. cit.*, p. 34, 42 : « la main de Dieu par lequel les rois règnent et les tyrans asservissent la terre », cf. *Chronographiae quae Theophanis Continuati Nomine Fertur Libri I-IV*, éd. Jeffrey Michael Featherstone et Juan Signes-Cordoner, CFHB 53, De Gruyter, Boston-Berlin 2015, L. II, 24, p. 117. Cette idéologie véhiculée par le cérémonial est à confronter avec l'histoire politique, voir A. Kaldellis, *op. cit.*, p. 5-7, 173-180.

8 Alexander Beihammer, « Comnenian Imperial Succession and the Ritual World of Niketas Choniates *CHRONIKE DIEGESIS* », dans *Court Ceremonies and Rituals of Power in Byzantium and the Medieval Mediterranean. Comparative Perspectives*, éd. A. Beihammer, Stavroula Constantinou et Maria Parani, Leyde-Boston, Brill, 2013, p. 160.

9 Il s'agit uniquement d'une « extension de la *basileia* à ses descendants, qui la reçoivent et s'efforcent de la conserver », cf. G. Dagron, *Empereur*, *op. cit.*, p. 43 ; *Id.*, « Nés dans la pourpre », dans G. Dagron, *Idées byzantines*, ACHCByz, 2012, t. II, p. 471-477 : l'auteur fait remarquer que dans les faits le droit d'aînesse supplantait la symbolique de la naissance dans la pourpre. C'est sans doute la raison pour laquelle à l'époque paléologue, le « Porphyrogénète » était le titre attribué au cadet et non à l'aîné destiné à régner.

10 G. T. Dennis, « Death in Byzantium », *DOP*, n° 55, 2001, p. 1.

le socle de l'autorité se délitèrent et s'opposèrent, ainsi les factions urbaines, l'armée et le Sénat représentant de l'aristocratie urbaine traditionnelle en voie d'extinction. C'est ainsi que l'officier subalterne Phokas promu empereur par l'armée en rébellion sur les rives du Danube, soutenu par les factions à Constantinople, ne sut pas rallier l'aristocratie qui ourdit plusieurs complots provoquant par là une réaction sauvage de l'empereur. On ne peut réellement dater le début de l'exercice de sa tyrannie, certains disent cinq jours après son élévation (23 nov. 602) quand il fit mettre à mort les fils de l'empereur Maurice devant ses yeux avant de le décapiter lui-même et d'exposer leurs têtes à l'Hebdomon où la foule se rendit jusqu'à ce que l'odeur devînt insupportable<sup>11</sup>. À son tour, quelques années plus tard, Phokas fut emmené, les mains liées derrière le dos, sur le bateau d'Héraclius qui depuis Carthage était venu s'emparer du pouvoir souverain. Il subit « par la grâce du Christ » – selon l'expression habituelle – une mort atroce : les hommes de l'empereur lui coupèrent les mains, les pieds et les parties génitales qu'ils suspendirent sur une pique, puis la tête. Mais il fallait que sa mémoire fût frappée d'infamie, alors le reste du corps fut traîné jusqu'au Forum Tauri où il fut brûlé et ses cendres jetées dans la fosse commune de Pélagon, là même où les criminels de droit commun étaient exécutés (5 oct. 610)<sup>12</sup>. Un siècle plus tard, le dernier représentant de la dynastie héraclide, Justinien II au nez coupé, était parvenu à reprendre le pouvoir après dix ans d'exil (705). Depuis la mort d'Héraclius en 641, l'empire n'en n'avait pas fini de sombrer dans l'agitation des factions et les mutineries de l'armée et de la flotte alors que la mise en place de la nouvelle administration civile et militaire bouleversait les habitudes séculaires. Les empereurs s'étaient succédés dans l'anarchie. Il n'y avait plus d'autorité capable de s'imposer. Justinien II fut le reflet ultime de ce désordre. Il sévit contre les deux empereurs usurpateurs qui avaient occupé son inter-règne. Léonce qui l'avait envoyé à Cherson et Tibère II-Apsimar, son successeur, qui s'était opposé en armes à son retour, furent enchaînés et exhibés à travers la ville, puis, alors que les jeux se déroulaient à l'Hippodrome et que Justinien II était assis sur son trône, ils furent traînés devant l'empereur qui maintint son pied sur leur cou jusqu'à la fin de la première course : la *calcatio colli* que l'on réservait anciennement aux ennemis de l'empire enchaînés lors du triomphe du général vainqueur dans la capitale s'appliquait désormais aux ennemis intérieurs<sup>13</sup>. Enfin, ils furent décapités dans le Kynégion, qui

11 Théophane AM 6094 [AD 601/602], éd. Cyril Mango-Roger Scott, *The Chronicle of Theophanes Confessor, Byzantine and Near Eastern History, AD 284-813*, Oxford, Clarendon Press, 1997, p. 414, Syméon Magistros, *Chronicon*, éd. Stephanus Wahlgren, CFHB XLIV/1, Berlin, 2006, p. 154. L'Hebdomon était le Champ de Mars situé juste à l'extérieur des murailles, où se rassemblait l'armée.

12 Théophane, AM 6102 [AD 609/610], éd. Mango-Scott, p. 428 ; Syméon Magistros, *Chronicon*, *op. cit.*, p. 156 ; Nikephoros, Patriarch of Constantinople, *Short History*, éd. Cyril Mango, Washington D.C. 1990, p. 36.

13 C'est en 416 que ce rituel romain fut réintroduit : cf. Michael McCormick, *Eternal Victory, Triumphal Rulership in Late Antiquity, Byzantium and the Early Medieval West*, Paris, Cambridge University Press-Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, p. 57, 73.

servait à cette époque de lieu d'exécution<sup>14</sup>. Justinien lui-même ne tarda pas à être décapité<sup>15</sup>. Léon V l'Arménien, qui rétablit l'iconoclasme en 813 après une succession de défaites militaires de ses prédécesseurs et l'humiliation terrible que furent la décapitation de l'empereur Nicéphore I<sup>er</sup> par les Bulgares et l'usage de son crâne doublé d'argent comme coupe à boire avec laquelle le khan buvait à la santé de ses boyards, fut lui-même trahi par les compagnons d'armes qui l'avaient hissé au faite du pouvoir<sup>16</sup>. Le jour de la Noël, alors qu'il s'était joint aux clercs et récitait la psalmodie dans l'église palatiale, il fut poignardé sur l'autel du sanctuaire<sup>17</sup>. Son cadavre fut traîné à travers les Skyla jusqu'à l'hippodrome où il fut dévêtu, placé sur une bête de somme et promené sur toute la longueur de la Mésè avant d'être mis dans une barque avec sa femme et ses quatre enfants et envoyé dans l'île de Prôtè où il fut enterré<sup>18</sup>. Ces exemples montrent non seulement la violence mais aussi l'infamie que l'on faisait subir au corps qu'il fût vif ou mort. Et ils témoignent très souvent d'un large consensus. Après le meurtre de Léon V, « on dit qu'une voix éclatante annonça aussitôt depuis le Ciel la bonne nouvelle de sa mort à plusieurs personnes ».

L'infamie fut réservée à Andronic I<sup>er</sup> Comnène (1183- 1185), qui avait agi en tyran. En butte à des complots permanents, il avait fait assassiner et jeter dans un sac à la mer le fils de l'empereur défunt Manuel I<sup>er</sup> Comnène, Alexis II, ainsi qu'exécuter de nombreux membres de la famille Comnène<sup>19</sup>. Renversé, il fut frappé, torturé abominablement, traîné en triomphe ridicule sur la bosse d'un chameau, puis pendu par les pieds entre deux colonnes de l'hippodrome là où lui-même avait prédit que finirait Manuel I<sup>er</sup>, son cousin häï, et il mourut vraisemblablement empalé<sup>20</sup>. Son exécution ne fut pas seulement le résultat d'une explosion de rage populaire, mais s'accompagna d'un lent cérémonial de désacralisation. Son cadavre fut après plusieurs jours jeté comme une carcasse d'animal dans l'une des voûtes de l'hippodrome. C'est alors que « certains pris de compassion transportèrent sa dépouille au Zeuxippe ».

14 Théophane AM 6198 [AD 705-706], éd. Mango-Scott, p. 523 : tandis que le peuple scandait « tu fouleras sous ton pied le serpent et le basilic... » Ps. 90 (91), 13 ; Syméon Magistros, *Chronicon*, *op. cit.*, p. 175-176 ; Nikephoros, *op. cit.* p. 103. Sur la décapitation, le châtement pour crime de *majestas*, voir l'article de Bruno Pottier dans ce volume, p. 11 sq.

15 Théophane AM 6203 [AD 710-711], éd. Mango-Scott, p. 529 ; Syméon Magistros, *Chronicon*, *op. cit.*, p. 176.

16 À ce sujet, voir Juan Signes Codoner, *The Emperor Theophilos and the East, 829-842. Court and Frontier in Byzantium during the last phase of Iconoclasm*, Ashgate, Birmingham Byzantine and Ottoman Studies 13, 2014, p. 66-67.

17 *Chronographiae quae Theophanis Continuati*, *op. cit.*, L. 1, 25-26, p. 63. ; *Josephi Genesisii regum libri quattuor*, éd. A. Lesmüller-Werner et I. Thurn, CFHB 14, Berlin 1978, L. 1, 20, p. 19 ; *Ioannis Scylitzae Synopsis Historiarum*, éd. J. Thurn, CFHB 5, Berlin-New York 1973, p. 23 ; Jean Skylitzès, *Empereurs de Constantinople*, trad. B. Flusin-J. C. Cheynet, Paris 2003, p. 23.

18 *Josephi Genesisii*, *op. cit.*, L. 1, 21, p. 20.

19 Paul Magdalino, *The empire of Manuel Komnenos (1143-1180)*, Cambridge University Press 1993, p. 190-193.

20 *Nicetae Choniatae Historia*, éd. J. A. Van Dieten, CFHB 11, Berlin 1975, p. 349-351 ; tr. Harry J. Magoulias, *O City of Byzantium : Annals of Niketas Choniates*, Détroit, 1984, p. 192-193.



Le nouvel empereur Isaac II Ange, produit de la nouvelle génération appliquée à détruire son image et sa mémoire, refusa qu'Andronic fût enseveli au monastère des Quarante-Martyrs qu'il avait magnifiquement restauré et décoré et le laissa abandonné dans un coin de rue, comme en témoigne Nicétas Choniates qui, à l'heure où il écrivait, affirmait que le cadavre gisait encore au même endroit, pas encore tout à fait décomposé<sup>21</sup>. En revanche, le corps de Nicéphore Phokas, sauvagement assassiné quand il dormait sur sa paillasse qui lui tenait lieu de lit impérial, et dont la tête fut tranchée et montrée aux opposants pour décourager toute tentative de résistance, fut néanmoins, et certes au bout d'une journée entière passé dans la neige, transporté à la va-vite dans un cercueil de bois aux Saints-Apôtres où il fut enseveli dans le mausolée de Constantin (11 décembre 969)<sup>22</sup>. L'usurpateur assassin Jean Tzimiskès et sa complice l'impératrice Théophanô n'avaient pas osé le jeter à la mer. De Nicéphore Phokas, le général victorieux des musulmans, qui avait repris la Crète, reconquis Antioche sur les Hamdanides et sous le règne duquel l'empire recouvra Chypre, les moines de l'Athos ont fait un saint<sup>23</sup>. C'eût été un grand scandale s'il n'avait pas rejoint les glorieux empereurs ensevelis aux Saints-Apôtres.

L'empoisonnement, mort plus sournoise et souvent invérifiable, fut largement répandu comme moyen de supprimer le basileus. Il paraît que Romain II aurait avec la complicité de son épouse tenté d'empoisonner son père mais que par inadvertance ou non le préposé à la table renversa le verre<sup>24</sup>. Romain II lui-même serait mort de la ciguë provenant du gynécée<sup>25</sup>. Jean Tzimiskès aurait absorbé du poison, en le prenant pour un remède<sup>26</sup>.

Il y eut certes des périodes beaucoup plus violentes que d'autres, notamment quand la société était en crise et l'autorité impériale chancelante. La période qui précéda l'occupation de Constantinople par les Latins où se conjuguèrent l'effondrement des structures de l'empire et la déliquescence du pouvoir<sup>27</sup> fut une sorte de répétition de la violence qui avait sévi au cours du vir<sup>e</sup> siècle et pour des raisons très similaires. Les cinq successions au trône impérial, entre le 12 septembre 1185, jour de la mise à mort d'Andronic I<sup>er</sup>, et

21 *Nicetae Choniatae Historia*, op. cit., p. 352 ; tr. Harry. J. Magoulias, *O City of Byzantium*, op. cit., p. 194. Voir A. Beihammer, « Comnenian Imperial Succession... », art. cit., p. 198.

22 Léon le Diacre, *Empereurs du x<sup>e</sup> siècle*, trad. et comm. par René Bondoux et Jean-Pierre Grémois, Paris, ACHCByz, 2014, p. 125 ; *Ioannis Scylitzae Synopsis*, op. cit., p. 246 ; Jean Skylitzès, *Empereurs*, op. cit., p. 235-236 ; Philippe Grierson, « The Tombs and Obits of the Byzantine emperors (337-1042) », *DOP* 16, 1962, p. 1-63 (ici p. 29) ; Évelyne Patlagean, « Le basileus assassiné et la sainteté impériale », dans *eadem*, *Figures du pouvoir à Byzance (ix<sup>e</sup>-xii<sup>e</sup> siècle)*, Spolète, Centro Italiano di Studi sull'alto medioevo, 2001, p. 53-71.

23 Voir ci-dessous.

24 *Ioannis Scylitzae Synopsis*, op. cit., p. 246 ; Jean Skylitzès, *Empereurs*, op. cit., p. 207-208.

25 Léon le Diacre, *Empereurs du x<sup>e</sup> siècle*, op. cit., p. 69.

26 *Ibid.*, p. 207-208 ; *Ioannis Scylitzae Synopsis*, op. cit., p. 312 ; Jean Skylitzès, *Empereurs*, op. cit., p. 261.

27 Jean-Claude Cheynet, *Pouvoir et contestations à Byzance (963-1210)*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1996, p. 434-462.

le 28 janvier 1204, quand fut intronisé le dernier empereur byzantin, furent chaque fois provoquées par des coups d'État et des révoltes populaires violentes qui s'accompagnaient de la mutilation du prédécesseur ou de son extinction physique. L'établissement sur le trône d'une dynastie, les Anges, dont les représentants ne furent guère brillants tant sur le plan politique que militaire, en fut largement responsable. En 1195, Isaac II fut détrôné et aveuglé à la suite d'un coup d'État perpétré par son frère Alexis au camp militaire de Kypsella de Thrace et organisé de l'intérieur du palais par l'épouse de ce dernier, Euphrosyne<sup>28</sup>. Ce qui fait dire à Nicéas Choniates :

c'est la raison pour laquelle les nations barbares regardent les Romains avec mépris. Ils considèrent que c'est le résultat déplorable de tous les événements antérieurs qui se sont produits quand les affaires publiques sont constamment bouleversées et un empereur remplacé par un autre<sup>29</sup>.

Et d'ajouter en citant le Psaume (48.8) : « si le frère n'est pas sûr, alors quel homme est-ce ? » En juillet 1203, Alexis III s'enfuit alors que les Latins étaient devant Constantinople. Une assemblée composée de l'impératrice Euphrosyne et de nombreux parents et partisans décida de rétablir Isaac sur son trône. Le 1<sup>er</sup> août 1203, Alexis IV son fils fut couronné. En janvier 1204, la confusion était à son comble : l'empereur Alexis IV et son père Isaac II Ange restaient enfermés dans le palais comptant sur les Latins à l'extérieur comme soutien ; simultanément un certain Alexis Doukas Mourtzouphlos, protovestiaire, combattait contre les Latins ; le 27 janvier le peuple, le sénat et le synode élisaient comme empereur à Sainte-Sophie un noble appelé Nicolas Kannavos. Alexis IV appela alors Boniface de Montferrat à l'aide et ils convinrent de faire entrer des troupes latines à l'intérieur du Palais pour chasser le nouvel empereur et la populace qui l'avait élu. C'est alors qu'Alexis Doukas saisit l'opportunité de se rebeller. Accompagné de ses parents, ayant rallié l'eunuque en charge des trésors impériaux et les Varanges, il jeta Alexis IV dans la plus horrible des prisons où il finit étranglé. Le prétendant Kannavos fut lui aussi jeté en prison et Alexis V Doukas revêtu des insignes impériaux, fut proclamé empereur<sup>30</sup>. Le 12 avril 1204, la veille de la prise, l'empereur courait à travers les rues pour amener le peuple, puis, de peur d'être jeté en prison par les Latins, il décida de s'enfuir : il mit l'impératrice Euphrosyne dans un bateau de pêche avec ses filles et s'enfuit avec elles après avoir régné deux mois et seize jours<sup>31</sup>. Deux rivaux se disputèrent le trône, Constantin Doukas et Constantin Laskaris : ce dernier l'emporta par tirage au sort, mais refusa de porter les insignes impériaux. Malgré ses exhortations personne

28 *Nicetae Choniatae Historia, op. cit.*, p. 450-457 ; tr. Harry. J. Magoulias, *O City of Byzantium, op. cit.*, p. 247-251.

29 *Nicetae Choniatae Historia, op. cit.*, p. 453 ; tr. Harry. J. Magoulias, *O City of Byzantium, op. cit.*, p. 249.

30 *Nicetae Choniatae Historia, op. cit.*, p. 562-564 ; tr. Harry. J. Magoulias, *O City of Byzantium, op. cit.*, p. 307-308. Voir Jean-Claude Cheynet, *Pouvoir et contestations*, p. 142.

31 *Nicetae Choniatae Historia, op. cit.*, p. 571 ; tr. Harry. J. Magoulias, *O City of Byzantium, op. cit.* p. 314.

ne résistait aux Latins<sup>32</sup>. L'empire avait cessé d'exister. Dans ces dernières décennies du XII<sup>e</sup> siècle, c'est le « peuple » qui fit et défit les empereurs comme au VII<sup>e</sup> siècle il en était des factions. Le déclin du cérémonial va de pair avec la graduelle désintégration de l'ordre impérial dont il réfléchissait l'image.

### La mort naturelle aussi sous le signe de la violence

D'Héraclius, mort sans doute d'un cancer de la prostate, Syméon Magistros traduisant les sentiments de haine du peuple de Constantinople vis-à-vis de Martine, sa nièce, qu'il avait épousée, dit que, sur le point de mourir,

sa maladie s'était tellement étendue que lorsqu'il fut près d'uriner, on lui mit une planche sur le bas-ventre afin de cacher ses parties génitales ainsi que sur le visage afin de détourner l'urine. Tel était l'opprobre à cause de son acte illégal quand il avait épousé sa propre nièce<sup>33</sup>.

Léon VI mourut le 11 mai 912 d'une maladie céliaque qui avait traîné plusieurs mois. Son règne reste sous le signe de la tétragamie et des conflits qui l'opposèrent au patriarche Nicolas le Mystique. Il rédigea son repentir et sur son lit de mort le rappela au patriarcat. De même, il finit par confier le trône à son frère Alexandre pour assurer la continuité dynastique, car son fils Constantin VII n'avait que neuf ans. Mais Léon VI prit ces mesures en dernière extrémité et à contrecœur<sup>34</sup>. Il ne put s'empêcher quand il vit entrer son frère pour leur dernière entrevue de murmurer : « voici la mauvaise année de treize mois », ce que les Byzantins attribuèrent à son don prophétique, car effectivement Alexandre ne régna que treize mois avant de mourir à son tour<sup>35</sup>. Il citait, ce faisant, un proverbe bien connu qui s'appliquait à toute personne de caractère pervers et misérable parce que l'année pléthorique de treize mois qui précédait le calendrier Julien était jugée avoir été malchanceuse. Que ce fût une prophétie ou simplement un proverbe, de toute façon ces dernières paroles de Léon VI témoignent d'une grande violence envers son frère qu'il méprisait profondément. Deux siècles plus tard, en août 1118, quand Alexis I<sup>er</sup> eut été transféré aux Manganes pour ses derniers jours, sa chambre bruissait des intrigues de ses proches. D'un côté, son épouse le pressait de désigner son gendre Nicéphore Bryennios, le César, comme son successeur, de l'autre, son fils Jean s'introduisait auprès de lui en cachette et lui retirait l'anneau royal pour le mettre à son doigt, signifiant par là aux yeux de tous que la transmission du pouvoir avait été effectuée. Dans ce huis clos les paroles échangées entre les époux sont d'une extrême violence, celles d'Alexis à son épouse :

32 *Ibid.*

33 Syméon Magistros, *Chronicon*, *op. cit.*, p. 163.

34 Bernard Flusin, « Un fragment inédit de la Vie d'Euthyme le Patriarche ? I. Texte et traduction », *Travaux et Mémoires*, n° 9, 1985, p. 119-131 (en part. 128-130) ; « Un fragment inédit de la Vie d'Euthyme le Patriarche ? II. Vie d'Euthyme ou Vie de Nicétas ? », *Travaux et Mémoires*, n° 10, 1987, p. 233-260 (en part. p. 244-247).

35 Cyril Mango, « The Legend of Leo the Wise », *ZRV*, n° 6, 1960, p. 59-93, repris dans *Byzantium and its image*, Londres 1984, n° XVI.

Ô femme, qui partages ma couche et mon empire, ne cesseras-tu pas de me représenter ce qui plaît à ta fille et de tenter de rompre l'harmonie et le bon ordre qui existent, comme si tu étais inspirée par quelque démente démoniaque ? Reviens à un meilleur sentiment ! Ou, plutôt réfléchissons ensemble et voyons quel est parmi tous les anciens empereurs des Romains celui qui, ayant un fils apte à régner, l'a négligé et lui a préféré un gendre ? [...]. L'empire tout entier rirait aux éclats et me croirait privé de bon sens si [...] j'écartais mon fils au moment de me choisir un successeur et introduisais à la place le Macédonien

auxquelles répondent celles d'Irène Doukaina :

Oh mon époux, dans la vie tu as excellé dans toutes les sortes de tromperies, ornant ta langue de significations contradictoires, et même maintenant, alors que tu te meurs, tu restes fidèle à tes façons de faire <sup>36</sup>.

Aux paroles échangées entre les époux, s'associe la machination de la fille de l'empereur, Anne Comnène, pour hisser son époux sur le trône et s'ajoute le geste de Jean qui arrache l'anneau impérial, même s'il le fait avec le consentement de son père <sup>37</sup>. Injures de l'impératrice contre son fils, dissimulées sous des lamentations funéraires, sous les gestes habituels du deuil et les larmes répandues <sup>38</sup>. Hâte du fils pour prendre le pouvoir. C'est ainsi que Jean, une fois quitté le lit funéraire d'Alexis, se rend à Sainte-Sophie, annonce que son père est mort et presse le patriarche et le clergé de l'acclamer autocrator. Puis il jure aux Varanges qui gardent l'entrée du Grand Palais que son père est bien mort, car ils ont ordre de ne laisser entrer que l'autocrator <sup>39</sup>. Nicéas Choniates donne de la prise du pouvoir une version plus musclée : Jean aurait forcé les gonds des portes du palais pour pouvoir y pénétrer avec ses partisans <sup>40</sup>.

Finalement, que la cause en fût la maladie, l'accident ou l'assassinat, la mort de l'empereur à Byzance est le plus souvent accompagnée de désordres, de troubles et d'incertitude le temps de la succession, y compris dans les cas de succession « dynastique ».

### Sous les Paléologues : vers la fin du meurtre brutal...

L'établissement de la dynastie paléologue se fit une fois de plus par la violence. Michel VIII se posa d'abord comme protecteur du jeune Jean Laskaris, se fit couronner coempereur à Nicée et enfin empereur suprême à Constantinople par

36 *Nicetae Choniatae Historia, op. cit.*, p. 5-7 ; tr. Harry. J. Magoulias, *O City of Byzantium, op. cit.*, p. 4-6.

37 *Ibid.* : Jean retire l'anneau royal du doigt de son père sur son ordre.

38 Anne Comnène, *Alexiade*, éd. B. Leib, Paris, Les Belles Lettres, 1967, III, p. 236. La famille, épouse et enfants, est tenue de pleurer et sangloter : voir la mort de Constantin VII Porphyrogénète, cf. Théophane Continué, éd. Bonn, p. 466-7.

39 Jean Zonaras, *Epitomae Historiarum*, XVIII, 29, 5-9, éd. Bonn, III, p. 763-764.

40 *Nicetae Choniatae Historia, op. cit.*, p. 7-8 ; tr. Harry. J. Magoulias, *O City of Byzantium, op. cit.*, p. 6.

l'aveuglement du dernier rejeton de la dynastie laskaride (25 décembre 1261), qui survécut de nombreuses années, mais sans aucun espoir de se rétablir<sup>41</sup>.

Néanmoins le poids de la dynastie paléologue ainsi que le principe de subsidiarité du pouvoir changent la donne dès le règne d'Andronic II (1282-1328) : il n'y a plus un monarque absolu en son palais impérial, mais un empereur à Constantinople avec des gouvernements territoriaux donnés en tutelle aux membres de la famille impériale, frères, fils et neveux<sup>42</sup>. Aussi, s'il y eut des périodes de dissidence et de guerres civiles qui amenèrent tel ou tel membre de la famille impériale à revendiquer le pouvoir à Constantinople, ainsi Andronic III en guerre contre son grand-père Andronic II de 1321 à 1328 ou Jean V en guerre contre l'usurpateur Jean Cantacuzène et ses fils, ou Andronic IV en guerre contre son père Jean V et son frère Manuel II etc., il n'y eut plus d'assassinat ni même d'aveuglement, mais les mesures furent l'exil, l'emprisonnement ou la prise de l'habit monastique, parfois le renoncement écrit sous serment comme il en fut d'Andronic II<sup>43</sup>. L'heure n'était décidément plus aux assassinats politiques à l'intérieur de la dynastie, comme il en avait été encore sous le règne des Comnènes<sup>44</sup>.

## L'empereur défunt et la mémoire collective

Vanité des vanités, tout est vanité (Ecclésiaste 12 : 8)

À propos de la mort de Romain III, Christophore de Mytilène conclut dans son poème funéraire que « les rois aussi sont privés de vie et boivent l'amère boisson de la mort<sup>45</sup> ».

Les Byzantins se sont complus dans le jeu du contraste entre l'empereur sacré, détenteur de la fonction impériale, et l'empereur déchu, un simple mortel, dont la nature ne protégeait pas des outrages. L'historien

41 Georges Pachymères, *Relations historiques*, II, 4, 8, 35, III, 2, éd. A. Failler, t. 1, Paris 1984, p. 137, 142, 224, 232.

42 Voir à ce sujet R. Estangüi-Gomez, *Byzance face aux Ottomans, Exercice du pouvoir et contrôle du territoire sous les derniers Paléologues (milieu XIV<sup>e</sup>-milieu XV<sup>e</sup> siècle)*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2014, p. 56-62.

43 *Serment d'Andronic II (Engraphon horkon janvier 1330)* : Nicéphore Grégoras, éd. Bonn, I, p. 446.

44 Il y eut néanmoins des exceptions, tel ce double complot en mai 1373 des fils de l'empereur Jean V et du sultan Murad I<sup>er</sup>, qui visait, semble-t-il, à assassiner leurs pères respectifs, et qui se solda par l'aveuglement, mais aveuglement allégé du côté byzantin puisqu'Andronic IV conserva la vue, cf. Doukas, XII 1-2, V. Grecu, *Ducas, Istoria Turco-Bizantină (1341-1462)*, Bucarest, 1958, p. 71 ; trad. Harris J. Magoulias, *Decline and Fall of Byzantium to the Ottoman Turks by Doukas, an annotated translation of Historia Turco-Byzantina*, Détroit, Wayne State University Press, 1975, p. 79-80. Pour cette question, voir une récente mise au point, voir R. Estangüi-Gomez, *Byzance face aux Ottomans, op. cit.*, p. 230, n. 513.

45 Stephanos Efthymiadès, « Michael Psellos and the Death of Romanos III (Chronographia III, 26) : A Failed Bath of Regeneration and a Non-Ascent from Hades », dans *Zwischen Polis, Provinz und Peripherie*, éd. Lars M. Hoffmann, Harrassowitz Verlag 2005, p. 255-265 (cité p. 261).

Nicéas Choniates porte un regard de mépris sur ses compatriotes lors de la mise à mort d'Andronic I<sup>er</sup> :

Les bêtes brutes d'habitants de Constantinople, et parmi eux des marchands de saucisses, des pickpockets...sans réfléchir que c'était là, il y a trois jours, un empereur, ceint du diadème impérial, acclamé comme sauveur, qui avait été reçu par tous avec des cris de bon augure, devant qui tous se prosternaient- ces hommes au mépris des redoutables serments avec lesquels ils avaient confirmé leur foi et leur bienveillance, entraînés par une rage insensée et un esprit plus insensé encore, il n'y a rien qu'ils n'aient de façon impie, infligé à Andronic<sup>46</sup>.

Un cérémonial immuable qui légitime un empereur couronné par la proskynèse et les acclamations, des serments d'allégeance oraux et écrits prêtés à l'empereur par tous ses sujets, un tel ordre établi par Dieu est renversé par la furie et la démesure, l'*hybris*, des citoyens. Il y a ici une mise en scène tragique de la dépossession du pouvoir suprême par l'image inversée de la déchéance: un homme avec un œil crevé, un bras coupé, assis sur un chameau galeux, que l'on faisait parader à travers l'agora, comme une vieille souche, la tête nue chauve comme un œuf, revêtu de hardes. L'exécution n'était que l'une des étapes après le spectacle public de dérision et avant l'abandon du cadavre.

Pour rappeler à l'empereur son état de corps privé quand il cesse d'être investi de la *basileia*, il y avait l'*akakia*, ce cylindre de soie pourpre contenant de la terre<sup>47</sup>, qu'on le voit porter dans les cérémonies : ainsi lors de la fête des Rameaux il porte, selon le Pseudo-Codinos, l'*akakia* dans la main gauche<sup>48</sup> et, selon le *Livre des Cérémonies*, dans la main droite le Dimanche de Pâques<sup>49</sup>. On voit également l'empereur avec l'*akakia* sur les monnaies<sup>50</sup> ou sur ses bulles d'or<sup>51</sup>. « Souviens-toi de la mort », dit le préposite, à plusieurs reprises, lors de la procession qui, du Grand Palais à Sainte-Sophie, conduit l'empereur vêtu d'un habit de fête en soie rehaussé de perles et tenant en main une petite boîte dorée contenant une pincée de terre. Alors l'empereur s'arrête, ouvre la boîte,

46 *Nicetae Choniatae Historia, op. cit.*, p. 349-350 ; tr. Harry. J. Magoulias, *O City of Byzantium, op. cit.*, p. 192-193.

47 *Pseudo-Kodinos, op. cit.*, p. 14, 139, 141 : « [...] par la terre, comme nous l'avons dit, qui est appelée *akakia* l'empereur montre qu'il est humble, car il est mortel, et qu'il n'est ni fier ni arrogant du fait que la fonction impériale est ainsi exaltée ; par son mouchoir il montre l'inconstance de sa fonction, qui passe d'une personne à l'autre ». Il semble que le rouleau de pourpre qui contenait la terre fût noué par une sorte de mouchoir.

48 *Ibid.*, 143, 171

49 Constantine Porphyrogenetos, *The Book of Ceremonies, op. cit.*, 638.10 (*anexikakia*). Mais ici l'*akakia* fait référence à la résurrection, comme il en est de Philothée, cf. N. Oikonomidès, *Les Listes de Préséance des ix<sup>e</sup> et x<sup>e</sup> siècles*, Paris, CNRS, 1972, p. 201. 15-16. Voir à ce sujet Patricia Karlin-Hayter, « L'adieu à l'empereur », *Byzantion* 61, 1991, p. 112-147 (ici p. 124 et n. 41).

50 Par exemple, Alexis I<sup>er</sup>, cf. *Catalogue des monnaies byzantines de la Bibliothèque Nationale par Cécile Morrisson tome deuxième De Philippicus à Alexis III (711-1204)*, Paris, Bibliothèque Nationale 1970, p. 677.

51 Par exemple, Chrysobulle d'Andronic II (octobre 1313), cf. *Actes de Chilandar, I, des Origines à 1319*, éd. Mirjana Živojinović, Vassiliki Kravari, Jacques Lefort (coll. Archives de l'Athos), Paris, Lethielleux 1998, n° 29.

regarde la terre, l'embrasse et pleure<sup>52</sup>. Le jour de la fête de la Résurrection, le cérémonial souligne la nature transitoire du pouvoir et en conséquence rappelle à l'empereur l'humilité qu'il doit manifester aux yeux de tous<sup>53</sup>. Le poète mentionne que toute chose terrestre est vanité et que « des vanités la plus grande : un empereur est étendu mort, transmué en misérable poussière<sup>54</sup> ».

Entre la dépossession du pouvoir impérial et la mort l'état monastique est souvent une étape intermédiaire et une planche de salut pour qui ne veut pas être aveuglé ou exécuté. Ainsi, quand le patriarche Michel Cérulaire invite le peuple à se rebeller contre Michel VI le Vieux en 1057, celui-ci interroge ses émissaires : « Et que me donne le patriarche à la place de l'empire ? » et eux répondent : « Le Royaume des Cieux ». Immédiatement Michel VI dépose la pourpre et les brodequins rouges et passant l'habit d'un simple particulier, il s'en va<sup>55</sup>.

### La vox populi

À la mort de l'empereur, l'opinion publique évaluait ce qu'avait été son règne : les chroniqueurs mentionnent souvent le rassemblement, puis le gonflement de la foule (*ochlos*) pendant les obsèques impériales. Parfois elle anticipait même la mort de l'empereur et en devenait le moteur. Peu de temps avant la mort de Phokas, alors que l'empereur s'adonnait aux courses de chars, les Verts l'insultaient : « une fois encore tu as bu jusqu'à la lie. Une fois encore tu as perdu tes esprits<sup>56</sup> », injures qui furent suivies de répressions terribles. Les Verts mirent alors le feu au Prétoire, aux bureaux, à la prison et c'est à cette époque qu'Héraclius fut pressé de quitter Carthage. On connaît la suite. Beaucoup plus tard, quand Romain III Argyre mourut dans son bain, vraisemblablement noyé ou empoisonné sur l'initiative de son épouse Zoé, la porphyrogénète, le Jeudi saint, 11 avril 1034<sup>57</sup>, Psellos raconte que, lors des funérailles, « le peuple tout entier avec la pensée qu'ils avaient souffert de sa part de nombreux maux ou qu'ils n'avaient retiré de lui aucun bienfait, sans même dire une parole favorable, ou le regardait passer ou en le voyant se joignait au cortège<sup>58</sup> ». Là encore le crime a été précédé d'un jugement négatif

52 V. Vasiliev, « Harun ibn-Yahya and his description of Constantinople », *Seminarium Kondakovianum. Recueil d'études Archéologie. Histoire de l'Art. Études byzantines* 5 (1932), p. 159 ; P. Karlin-Hayter, « L'adieu... », art. cit., p. 125. Ce récit du prisonnier arabe Harun ibn Yahya a suscité quelque doute sur son authenticité, cf. G. Dagron, *Idées Byzantines, ACHCByz* 2012, t. II, p. 561.

53 Syméon de Thessalonique, *Opera Omnia*, PG 155, 356A. Reprend terme pour terme le Pseudo-Kodinos (voir ci-dessus).

54 I. Ševčenko, « Poems on the Deaths of Leo VI and Constantine VII in the Madrid Manuscript of Scylitzes », *DOP*, n° 23-24, 1969-1970, p. 185-228 (p. 211, v. 31-33, trad. p. 213).

55 *Ioannis Scylitzae Synopsis*, op. cit., p. 499-500 ; Jean Skylitzès, *Empereurs*, op. cit., p. 411.

56 Théophane AM 6101 [608/609], éd. Mango-Scott, p. 426.

57 *Ioannis Scylitzae Synopsis*, op. cit., p. 389 ; Jean Skylitzès, *Empereurs*, op. cit., p. 323 ; Michel Psellos, *Chronographie*, éd. É. Renauld, Paris 1926, I, p. 51-52, 55.

58 Michel Psellos, *Chronographie*, I, p. 55.

des Constantinopolitains, qui influa sur la mise au tombeau, car c'est dans un coin très retiré et obscur de l'église de la Vierge Péribleptos que l'empereur a été enseveli. Or cette église, l'empereur l'avait fondée avec de grandes dépenses pour la rendre somptueuse<sup>59</sup>. Ainsi la mort et les funérailles de Romain III furent jugées par les contemporains à l'aune d'un règne décevant<sup>60</sup>, celles de Phokas ou d'Andronic I<sup>er</sup> comme la juste rétribution d'un règne tyrannique selon la volonté divine. D'autres fois, si la mort était bien naturelle, c'est le cercueil qui ne résistait pas au transport du corps lors de la procession funéraire signifiant par là que cela n'avait pas été pas un bon règne, comme, en 913, quand la bière de l'empereur Alexandre se brisa d'un coup en mille morceaux et que s'échappa alors du corps une odeur insupportable et fétide « des effluves contre lesquelles aucun parfum ne pouvait lutter<sup>61</sup> ».

La *vox populi* ou plutôt la volonté du peuple byzantin était bien que Michel VIII fût voué aux gémonies lui qui avait proclamé l'Union en 1274. Il mourut de maladie au cours d'une campagne contre les Tatars le 11 décembre 1282 et demanda à être revêtu de la ceinture monastique pour son dernier souffle. Pour son ensevelissement les versions des contemporains divergent. Selon l'historien Georges Pachymère, son corps fut transporté de nuit et enseveli dans le monastère de la Néa Monè près de Rhaidesto, sans office religieux<sup>62</sup>. Selon Nicéphore Grégoras, son fils Andronic II, qui l'accompagnait, non seulement ne l'estima pas digne d'avoir des funérailles impériales, mais le fit enterrer loin du camp dans la terre assez profond pour que son cadavre ne fût pas mangé par les bêtes sauvages<sup>63</sup>.

## Réhabilitation ou déchéance

Un autre processus est à l'œuvre au fil du temps, celui de la mémoire. Cette mémoire confirme ou infirme la réputation de l'empereur. Le traitement réservé à la dépouille de l'empereur mort devient alors tout aussi important que celui réservé à son corps vivant. Le traitement infligé à Andronic I<sup>er</sup> c'était la volonté de détruire l'image et la mémoire de l'empereur<sup>64</sup>. La mémoire de l'empereur peut à l'opposé faire de l'empereur un saint ou un martyr. Elle peut par conséquent réhabiliter l'image de l'empereur. Parfois le processus est presque immédiat, comme en témoigne la réhabilitation de l'empereur iconoclaste Théophile dont témoigne une série de textes historiques et hagiographiques de la fin du IX<sup>e</sup> siècle. Sa veuve, l'impératrice Théodora, régente au nom de son fils Michel III, devait assurer l'avenir de la lignée dans un

---

59 *Ibid.*

60 Stephanos Efthymiadès, « Michael Psellos and the Death of Romanos III », art. cit., p. 255-265.

61 Oraison funèbre du patriarche Euthyme, dans *Arethae archiepiscopi Caesariensis Scripta Minora*, éd. L. G. Westerink, I, Leipzig 1968, 8, p. 91. Ce qui signifie que le corps n'avait pas été embaumé.

62 Georges Pachymères, *Relations historiques*, op. cit., VI, 36, éd. A. Failler, t. II, Paris 1984, p. 665-667.

63 Nicéphore Grégoras, éd. Bonn, I, p 153.

64 A. Beihammer, « Comnenian Imperial Succession... », art. cit., p. 174.



contexte désormais iconophile après le rétablissement des images. C'est ainsi que l'absolution aurait été donnée par le patriarche Méthode à un empereur repentant sur son lit de mort<sup>65</sup>.

La réhabilitation, quelle soit immédiate ou tardive, est intégrée dans la mémoire collective d'un peuple ou même dans l'identité nationale de ses héritiers. La mémoire historique est capricieuse et dépendante de l'évolution des mentalités.

La réhabilitation de la mémoire de certains empereurs assassinés se traduit par la récupération du corps auquel on s'emploie à donner des funérailles correctes, même si elles sont hâtives. Dans le cas de Léon V, le chroniqueur spécifie qu'une fois dans l'île de Prôtè, le corps fut inhumé « convenablement<sup>66</sup> ». Pour Anastase II, décapité par Léon III en 719, dont la tête fut exhibée sur une pique lors d'une course à l'hippodrome, son corps fut plus tard transféré à Constantinople par l'impératrice Irène et placé dans un tombeau de marbre vert dans le mausolée de Justinien aux Saints-Apôtres<sup>67</sup>. Il est vrai que le retour de l'iconodoulie permit de rendre gloire aux empereurs dits martyrs de l'iconoclasme, alors que les événements entre 713 et 719 témoignent plutôt d'une rivalité politique entre les thèmes et de la volonté du comte de l'Opsikion d'assurer sa suprématie avant même que Léon III n'ait pris une quelconque mesure contre le culte des images<sup>68</sup>.

Certains empereurs furent ensevelis dans la gloire et connurent une mémoire singulière. Ainsi la dépouille de l'iconoclaste Constantin V (745-775) a été ensevelie après embaumement avec tous les honneurs dans le mausolée de Justinien<sup>69</sup>. Après la terrible humiliation que connut l'empire à cause du sort fait à Nicéphore I<sup>er</sup> et lors du siège de la capitale par le khan bulgare Kroum en 813, le peuple de Constantinople, à nouveau plongé dans l'angoisse la plus extrême, put observer que les empereurs iconodoules étaient incapables de résister à l'ennemi. Les contingents de la garde, suivis de la foule, se rendirent sur le tombeau de Constantin V implorer son aide en s'écriant : « Lève-toi et viens au secours de l'État qui se meurt ». Ils répandirent le bruit ensuite que l'empereur s'était réellement dressé à cheval et était parti combattre les Bulgares<sup>70</sup>. Et pourtant il suffit de trois décennies pour que l'iconophilie triomphante s'en prenne à la dépouille de Constantin qui fut, sur ordre de

65 Andrei Timotin, *Visions, Prophéties et pouvoir à Byzance. Étude sur l'Hagiographie méso-byzantine (IX<sup>e</sup>-XI<sup>e</sup> siècle)*, Paris, 2010, p. 143-149.

66 *Josephii Genesisii, op. cit.*, L. 1, 21, p. 20.

67 P. Grierson, « The Tombs and Obits », art. cit., p. 52 ; mis à mort et décapité par Léon III, cf. Théophane AM 6211 [AD 718/19], éd. Mango-Scott, p. 552 ; Nikephoros, Patriarch, *op. cit.*, 57, p. 127 ; inhumé par Irène aux Saints-Apôtres, cf. Constantine Porphyrogenetos, *The Book of Ceremonies, op. cit.*, II, ch. 42, p. 644.

68 Warren Treadgold, *A History of the Byzantine State and Society*, Stanford University Press, 1997, p. 343-349.

69 P. Grierson, « The Tombs and Obits », art. cit., p. 30, 33-34.

70 Théophane AM 6305 [AD 812/813], éd. Mango-Scott, p. 684. Voir P. Karlin Hayter, « L'adieu... », art.cit., p. 146.

Michel III, tirée de son sarcophage – que l'on se hâta de récupérer pour la construction de l'église du Pharos tant il était de belle facture- « parce qu'il avait brûlé de nombreuses reliques et images des saints ». Il fut alors brûlé sur la place de l'Amastrianon et ses cendres jetées à la mer<sup>71</sup>.

L'écriture de l'histoire donna de Michel III assassiné en 867 par l'usurpateur Basile le Macédonien un visage contrasté : vilipendé par Constantin VII dans sa *Vie de Basile*, jusqu'à vouer son œuvre à la *damnatio memoriae*<sup>72</sup>, une autre tradition lui attribue une fin de martyr. Il n'eut pas droit à l'exposition et aux funérailles impériales. Au contraire, il fut enroulé dans une couverture de cheval pour signifier sa passion exagérée des chevaux et inhumé dans le monastère de Philippikos à Chrysopolis<sup>73</sup> : on était loin du respect dû à l'empereur. Mais il paraît qu'avant la construction de la Néa (la Nouvelle église), qui fut dédiée à l'Archange Michel, Basile eut une vision du Christ, tenant la main droite de Michel, venu lui reprocher son crime<sup>74</sup>. Sur son lit de mort, il eut à nouveau une vision de Michel qui se tenait devant lui et lui disait : « Mais qu'ai-je fait et comment t'ai-je causé du tort pour que sans merci tu m'aies agressé et assassiné<sup>75</sup> ? » Sur ordre de Léon VI, fils et successeur de Basile, Michel fut tiré de sa tombe et, revêtu d'ornements impériaux, mis dans un cercueil de cyprès. Il fut ensuite porté dans une procession funéraire composée de sénateurs et du clergé avec des hymnes jusqu'aux Saints-Apôtres où il fut inhumé dans un sarcophage vert qui avait été celui de Justinien le Grand et placé dans le mausolée de Constantin<sup>76</sup>.

Déchéance et humiliation furent d'abord le lot de Michel VIII quand il mourut. Car non seulement il fut privé de deuil, de funérailles impériales, d'office et de chants religieux, mais encore l'Église interdit que son nom figurât parmi les pieux empereurs inscrits au *Synodikon* et que son épouse Théodora fit une quelconque commémoration de son époux, ce qui, nous le verrons, était à cette époque la manifestation la plus importante dans le respect dû au mort et surtout œuvrait à son salut<sup>77</sup>. En échange de la profes-

71 Georges le Moine Cont., éd. Bonn, p. 835 ; Syméon Magistros, *Chronicon*, *op. cit.*, p. 255. Voir dans ce volume l'article de Bruno Pottier sur l'incinération des empereurs hérétiques.

72 Constantin VII, le petit-fils de Basile I<sup>er</sup>, devait pour effacer la souillure du crime réduire l'œuvre de Michel III à néant, en particulier comme initiateur des premières missions d'évangélisation des Slaves.

73 Georges le Moine Cont., éd. Bonn, p. 838 ; Léon Grammatikos, éd. Bonn, p. 252 ; P. Grierson, « The Tombs and Obits », *art. cit.*, p. 57.

74 « Pourquoi as-tu tué ton seigneur empereur ? », cf. Liutprand de Crémone, *Antapodosis* I, 10, cf. *The Complete Works of Liudprand of Cremona*, tr. Paolo Squatriti, Washington D.C. 2007, p. 49.

75 Denis F. Sullivan, Alice-Mary Talbot et Stamatina McGrath, *The Life of Saint Basile the Younger*, *Dumbarton Oaks Studies* XLV, 2014, I, 3, p. 69 et n. 18.

76 Constantine Porphyrogenetos, *The Book of Ceremonies*, *op. cit.*, II, ch. 42, p. 642 ; Théophane Continué, éd. Bonn, p. 466-467 ; Léon Grammatikos, éd. Bonn, p. 262 ; *Ioannis Scylitzae Synopsis*, *op. cit.*, p. 114 ; Jean Skylitzès, *Empereurs*, *op. cit.*, p. 100.

77 S. Pétridès, « Chrysobulle de l'impératrice Théodora (1283) », *Échos d'Orient*, n° 14, 1991, p. 25-28 (p. 27)

sion de foi de Théodora de ne jamais demander pour son mari de funérailles avec psalmodie ni de procéder à une quelconque commémoration, « on ferait mémoire d'elle à l'église comme impératrice, avec son fils <sup>78</sup> ». Néanmoins, en 1285, Andronic II ordonna de transférer et d'ensevelir le corps de son père dans l'église du Sauveur de Sélymbria en face de Basile II, le célèbre empereur, auquel Michel VIII avait rendu la gloire de la sépulture <sup>79</sup>.

### Le saint empereur

On fit du Grand Constantin, le premier empereur de Byzance, un saint. C'est lui qui a permis d'extirper les hérétiques en réunissant le premier colloque œcuménique à Nicée en 325. Son office, le 21 mai, le qualifie « d'apôtre parmi les empereurs », le dit « oint par l'huile à la fois prêtre et empereur » et son tombeau fait sourdre le *myron* qui guérit les malades <sup>80</sup>. L'empereur Justinien qui est représenté sur la mosaïque du narthex de Sainte-Sophie offrant à la Vierge l'église qu'il avait fait construire en pendant de Constantin offrant la ville, n'a pourtant pas été canonisé, même si au xv<sup>e</sup> siècle Nicéphore Calliste tente un rapprochement en le situant « parmi les saints et les bienheureux <sup>81</sup> ».

De nombreux empereurs, comme nous l'avons vu, furent assassinés. La grâce de Dieu les a abandonnés au moment où elle permit à leurs agresseurs de leur succéder. Certains ont frôlé le martyre qui les aurait élevés au rang des saints, tel Maurice sous les coups de Phokas en 602, alors qu'il proclamait sa foi dans la justice de Dieu après avoir assisté à l'exécution de ses cinq fils <sup>82</sup>, ou Michel III sous les coups de Basile. L'un et l'autre furent néanmoins écartés. Michel III avait une réputation d'ivrogne, de débauché et même d'impie, qui justifiait le meurtre de Basile I<sup>er</sup>, même si elle était sûrement usurpée <sup>83</sup>. Nicéphore Phokas et Jean Tzimiskès, meurtrier et successeur de ce dernier, ont été pour cette époque les seuls à être célébrés après leur mort au mont Athos <sup>84</sup>. Quelle interprétation donner à ces deux sanctifications, qui restent néanmoins un phénomène spécifique au mont Athos ?

Avec Nicéphore Phokas, nous avons affaire à un général victorieux mais aussi à une vocation monastique. Il aurait promis au moine Athanase de Lavra

78 Georges Pachymères, *Relations historiques*, op. cit., VII, 19, éd. A. Failler, t. III, Paris 1999, p. 66.

79 *Ibid.*, VII, 37, éd. A. Failler, t. III, p. 120-122. Pour Basile II, voir ci-dessous.

80 Voir le chapitre qui lui est consacré par G. Dagron, *Empereur et prêtre*, op. cit., p. 155-159.

81 G. Dagron, *Empereur et prêtre*, op. cit., p. 161.

82 John Wortley, « The legend of the emperor Maurice » dans *Actes du 15<sup>e</sup> Congrès International d'Études Byzantines*, 1976, Athènes 1980, t. IV, p. 382-391. Voir G. Dagron, *Empereur et prêtre*, op. cit., p. 161.

83 *Chronographiae quae Theophanis Continuati*, op. cit., L. IV, 35, p. 283. (il fait éteindre les feux qui annoncent l'ennemi pour assouvir sa passion des courses), 37, p. 285 (il parodie les saints sacrements), etc. Les livres I-IV même s'ils ne sont pas écrits par Constantin VII sont l'œuvre de son entourage. Voir Michael Featherstone, « Theophanes Continuatus, A History for the Palace », dans P. Odorico, *La face cachée de la littérature byzantine. Le texte en tant que message immédiat*, Dossiers Byzantins 11, Paris 2012, p. 123-135.

84 Évelyne Patlagean, « Le basileus assassiné », art. cit., p. 57.

qu'il viendrait le rejoindre après sa campagne de Crète (961). De fait, il fut élevé sur le trône en 963. Athanase l'en blâma, alors il promit de venir auprès de lui dès que l'occasion se présenterait, mais il fut assassiné le 11 décembre 969<sup>85</sup>. Léon le Diacre dit qu'il dormait à terre avec pour literie une étoffe de feutre teinte en pourpre et une peau de bête<sup>86</sup>. L'état quasi monastique de Nicéphore, son acceptation de la mort, son imploration à la Mère de Dieu, concourent à donner à sa mort le sens d'un martyr. Sa sainteté est reconnue dans deux textes athonites du xi<sup>e</sup> siècle, un chapitre de la Vie de saint Athanase l'Athonite et un office en son nom à Lavra, le 11 décembre, nuit de son assassinat, qui célèbre le saint : le *myron* sorti de sa tombe guérit les malades ; il a été « placé à la tête du peuple comme un prêtre et non un empereur » ; il a fait de la lutte contre les Arabes une guerre sainte et il demandait que les soldats morts au combat reçoivent les mêmes honneurs que les martyrs<sup>87</sup>.

Plus étonnant est le cas de Jean Tzimiskès mentionné le 11 janvier dans un calendrier géorgien d'Iviron qui témoigne de la gratitude du monastère pour celui qui a permis son implantation à l'Athos et l'a largement doté. Néanmoins il faut rappeler que pour obtenir le droit d'entrer dans la Grande Église, il dut exprimer son repentir en renvoyant l'impératrice Théophanô et en distribuant sa fortune personnelle aux pauvres et aux lépreux. Il aurait voué une dévotion particulière pour la Vierge et manifesté remords et angoisse après son crime : « la voie était ouverte qui mène à la sainteté<sup>88</sup> ».

Ensuite, il faut attendre le xiii<sup>e</sup> siècle pour voir un empereur, Jean Vatatzès, qui régnait à Nicée, assimilé presque officiellement à un saint en raison surtout de sa bienfaisance. Il fut l'objet de dévotion de la population d'Asie Mineure menacée par l'avance des Turcs, dont la *Vie* par Georges de Pélagonie à la fin du xiv<sup>e</sup> siècle mentionne les miracles *post mortem*, mais il ne fut reconnu par l'Église orthodoxe qu'au xvii<sup>e</sup> siècle<sup>89</sup>.

85 *Ibid.*, p. 60-61.

86 Léon le Diacre, *Empereurs du x<sup>e</sup> siècle*, *op. cit.*, « une peau de panthère » ; *Ioannis Scylitzæ Synopsis*, *op. cit.*, p. 280 ; Jean Skylitzès, *Empereurs*, *op. cit.*, p. 235 : « une peau d'ours qu'il tenait de son oncle le saint Michel Maleïnos ». Sur l'assassinat de Nicéphore, voir É. Patlagean, « Le basileus assassiné », *art. cit.*, p. 63 et René-Claude Bondoux-Jean-Pierre Gréois, « Théophanô, impératrice de Byzance, sous le regard de Léon le Diacre, son contemporain », dans Élisabeth Malamut et Andréas Nicolaïdès, *Impératrices, Princesses, aristocrates et saintes souveraines de l'Orient chrétien et musulman au Moyen Âge et au début des Temps modernes*, PUP 2014, p. 37-54. Les auteurs soulignent la lente progression dramatique du récit de Léon le Diacre qui aboutit au meurtre de Phokas.

87 É. Patlagean, « Le basileus assassiné », *art. cit.*, p. 63-64. Voir aussi G. Dagron, *Empereur et prêtre*, *op. cit.*, p. 162-163.

88 *Ioannis Scylitzæ Synopsis*, *op. cit.*, p. 285-286 ; Jean Skylitzès, *Empereurs*, *op. cit.*, p. 240 ; Léon le Diacre, *Empereurs du x<sup>e</sup> siècle*, *op. cit.*, p. 132-134. Voir É. Patlagean, « Le basileus assassiné », *art. cit.*, p. 65-66 et G. Dagron, *Empereur et prêtre*, *op. cit.*, p. 124-125, 163.

89 Lorenzo M. Ciolfi, « John III Vatatzes : History, Myth and Propaganda », dans Maximilian Lau, Caterina Franchi et Morgan di Rodi, *Lanscapes of Power, Selected Papers from the XV Oxford University Byzantine Society International Graduate Conference*, Oxford, Berne, Berlin, Bruxelles, Francfort-sur-Main, New York, Vienne, 2014, p. 273-288.

## Funérailles et commémoraisons

### Le rituel byzantin jusqu'au début du XI<sup>e</sup> siècle

Les funérailles impériales pour les empereurs morts de mort naturelle ou par accident ou encore pour ceux morts par assassinat mais auxquelles la *vox populi* contraignait l'usurpateur de se conformer faisaient partie du cérémonial<sup>90</sup>. Elles se déroulaient au moment attendu et critique du transfert de la *basileia* de l'empereur défunt à son successeur<sup>91</sup>. Aussi, même si elles furent splendides, comme celles de Constantin le Grand en 337, elles cachaient le plus souvent les intrigues et les complots des membres de l'entourage qui tentaient de mettre sur le trône leur candidat. Car, si au fil du temps la succession dynastique de père en fils s'impose, ce n'était pas un principe institutionnel à Byzance, mais une habitude prise à partir du milieu du VII<sup>e</sup> siècle de l'empereur régnant de faire acclamer et couronner son fils de son vivant pour lui assurer le trône après sa mort<sup>92</sup>.

Les funérailles impériales sont d'abord à Byzance un héritage des funérailles des empereurs romains. Il fallut néanmoins adapter les rites païens magnifiant l'empereur par l'apothéose au christianisme, ce fut la *consecratio* qui, au début de l'époque étudiée, garde encore un caractère très romain, comme on le voit sur les monnaies où Constantin le Grand défunt est représenté sur un quadriga gagnant le ciel d'où sort pour le saisir la main de Dieu. À Rome circulaient d'ailleurs des images où était figuré le ciel et au dessus de la voûte des cieux l'empereur lui-même se reposant dans le séjour de l'éther<sup>93</sup>. Néanmoins ce ne fut pas à Rome que se déroulèrent les funérailles qui auraient marqué l'apothéose de Constantin avec un grand bûcher, d'où l'âme de l'empereur se serait échappée sous la forme d'un aigle, et où l'image de cire aurait été exposée une semaine durant avant d'être brûlée. Nous avons grâce à Eusèbe le récit des funérailles de Constantin qui furent sans aucun doute organisées par lui comme le fut son ensevelissement. Le seul événement sans doute inattendu c'est qu'il mourut à Nicomédie et qu'il fallut donc transporter le cercueil à Constantinople et organiser la succession qui

90 Sur « la cérémonie ultime à laquelle le basileus participe » et sur les funérailles impériales comme rencontre suprême du souverain avec son peuple, cf. P. Karlin-Hayter, « L'adieu... », art. cit., p. 111-114.

91 Corripe [Flavius Cresconius Corippus], *In laudem Justinii Augusti Minoris Libri IV*, éd. et trad. par Averil Cameron, Londres 1976, I, 176 : « car tout est perdu si le peuple apprend que le palais est vide, qu'il n'y a pas d'empereur ».

92 G. Dagron, *Empereur et prêtre*, op. cit., p. 95-99.

93 Voir à ce sujet, G. Dagron, *Empereur et prêtre*, op. cit., p. 150, 153 ; Pierre Maraval, *Constantin le Grand, Empereur romain, empereur chrétien (306-337)*, Paris, Textes, éd. Tallandier, 2014, p. 225 ; Jean-Pierre Sodini, « Rites funéraires et tombeaux impériaux à Byzance », dans *La mort du souverain entre Antiquité et haut Moyen Âge*, Textes réunis par Brigitte Boissavitt-Camus, François Chausson et Hervé Inglebert, Paris, Picard, 2003, p. 167-182 (ici p. 169). Pour les représentations de Constantin sur les monnaies et sur les images circulant à Rome, voir Eusèbe, *Vie de Constantin*, éd. F. Winkelmann, Luce Pietri, Marie-Joseph Rondeau, Sources Chrétiennes, n° 559, Paris, éditions du Cerf, 2013, IV, 73 et 69.2.

s'avérait difficile et pouvait donner lieu à une guerre civile<sup>94</sup>. Dès que la mort de l'empereur fut connue, il y eut l'habituelle lamentation funèbre (*conclamatio*), puis le corps fut déposé dans un cercueil d'or, recouvert de la pourpre impériale et ramené à Constantinople. Eusèbe ne dit pas qu'il fut embaumé, mais il ne pouvait en être autrement, car les funérailles durèrent trois mois. Le cercueil fut placé sur un haut catafalque dans la salle principale du palais impérial et le corps de l'empereur revêtu de pourpre, des insignes impériaux et du diadème fut exposé sous la lumière de flambeaux fixés sur des candélabres d'or. Défilèrent, « comme s'il était vivant », les chefs d'armée, les *comites* et après eux les sénateurs et tous les dignitaires. Ils se prosternaient devant l'empereur sans rien changer à leurs habitudes nous dit Eusèbe. Plus loin, la foule du peuple, y compris les femmes et les enfants, se pressait pour regarder. Tout cela dura le temps que ses trois fils fussent reconnus comme autocrates des Romains par les armées<sup>95</sup>. Ensuite le second fils de Constantin, le jeune Constance, conduisit les obsèques. Marchait en tête l'armée. Quand la procession fut arrivée aux Saints-Apôtres, le cercueil fut déposé sur un catafalque et les prières habituelles furent prononcées. Il fut enseveli dans le mausolée qu'il avait fait édifier et qui devait, selon son dessein, abriter les reliques des apôtres dans les douze emplacements funéraires au milieu desquels se situerait son tombeau. Au centre du mausolée un autel servirait à la célébration du culte<sup>96</sup>.

C'est à partir du Grand Constantin que s'élabora par conséquent le protocole des funérailles impériales à Constantinople avec quelques variantes quant à l'itinéraire de la procession dans le Grand Palais, les lieux de l'exposition du corps défunt, les tombeaux. Mais la tradition, sauf exceptions notoires, fut d'ensevelir les empereurs aux Saints-Apôtres, même si dès la fin du IV<sup>e</sup> siècle Constance avait pris la sage décision de construire une basilique adjacente où furent transférées et honorées les reliques des apôtres<sup>97</sup>. Les empereurs morts dans une partie éloignée de l'empire étaient transférés à Constantinople pour être inhumés aux Saints-Apôtres, ainsi Théodose I<sup>er</sup>, qui mourut à Milan le 17 janvier 395, y fut inhumé en grande pompe le 8 novembre de la même année<sup>98</sup>. Le grand empereur Justinien mort dans la nuit du 14 au

94 Sur les funérailles de Constantin, voir Pierre Maraval, *Constantin le Grand*, *op. cit.*, p. 222.

95 Eusèbe, *op. cit.*, IV, 65-70.

96 Pour la construction du mausolée par Constantin, voir Eusèbe, *op. cit.*, IV, 58-60. Pour sa signification et les intentions de Constantin d'en faire un lieu de culte et d'y être honoré comme l'égal des Apôtres ou l'égal du Christ, voir Cyril Mango, « Constantine's Mausoleum and the Translation of Relics », *BZ*, n° 83, 1990, p. 51-61 ; G. Dagron, *Empereur et prêtre*, *op. cit.*, p. 148-154, et en dernier lieu J.-P. Sodini, « Rites funéraires », *art. cit.*, p. 169.

97 G. Dagron, *Empereur et prêtre*, *op. cit.*, p. 151 et n. 43 ; Cyril Mango, *Constantine's Mausoleum*, *art. cit.*, p. 51-61.

98 Socrate de Constantinople, *Histoire Ecclésiastique*, VI, 1, 3, dans *Sources Chrétiennes* 505, p. 259 ; Marcellinus Comes, *Chron. A. 395.2* (*MGH, Chron. II*, p. 64) ; *Synaxarium Ecclesiae Constantinopolitanae*, col. 205. Pour sa tombe dans le mausolée de Constantin, voir Philippe Grierson, *The Tombs and Obits*, *art. cit.*, p. 9, 14, 20, 22.

15 novembre 565 et embaumé comme Constantin<sup>99</sup> eut un cérémonial funéraire assez voisin : l'*expositio* eut lieu dans un cercueil en or élevé dans le vestibule du palais (la Chalcé ?), son diadème et sa robe de pourpre furent d'abord posés sur le cercueil et le pourtour fut entouré d'un nombre infini de cierges tandis que l'on brûlait de l'encens et d'autres parfums. Tous les membres du *cubiculum* l'entouraient. Son successeur désigné et neveu, Justin, et son épouse Sophia s'approchèrent du cercueil et fondirent en larmes. Justin prononça un discours à la gloire de l'empereur défunt qui avait su écarter les peuples ennemis et Sophia revêtit le corps de l'empereur d'une étoffe pourpre, rehaussée de pierres précieuses, où s'étaient en fils d'or ses « travaux », c'est-à-dire, ses hauts faits guerriers<sup>100</sup>. Il fut alors transporté dans un convoi suivi de Justin et de toute la ville selon un cérémonial qu'il avait lui-même prévu<sup>101</sup>. De même, son cercueil en or pur fut déposé dans l'église des Saints-Apôtres dans le mausolée cruciforme qu'il avait fait édifier<sup>102</sup>. Son tombeau, qu'il avait lui-même fait exécuter, était de marbre revêtu au dedans de lames d'or<sup>103</sup>.

Au milieu du x<sup>e</sup> siècle, quand les empereurs étaient toujours inhumés aux Saints-Apôtres, le *Livre des Cérémonies* nous donne la description des funérailles impériales, que conforte point par point la description des funérailles de Constantin VII le 15 novembre 959<sup>104</sup>. Il n'y a pas de doute qu'elles sont héritées de l'époque constantinienne, mais le Grand Palais n'a plus grand chose à voir avec celui du iv<sup>e</sup> siècle et l'itinéraire du cortège à travers le palais est certainement beaucoup plus long : en supposant que l'empereur se soit éteint dans ses appartements du Chrysotriclinos, il est conduit sur une couche d'or appelée « la couche du chagrin » à travers l'hippodrome couvert (Kaballarios) jusque dans la salle des Dix-Neuf Lits où le corps est exposé couronné, avec le *divitision*, la chlamyde d'or et les sandales. Ainsi l'or s'est entièrement substitué à la pourpre qui revêtait le corps de Constantin et couvrait son cercueil. C'est couronné et en costume impérial doré avec des bandes rouges latérales qu'est représenté Michel II défunt dans son cercueil d'or sur une miniature du Skylitzès<sup>105</sup>. C'est avec un costume entièrement doré et une couronne dorée dans un cercueil doré qu'est représenté Théophile avec à ses côtés l'impératrice Théodora qui l'embrasse, elle

99 Il paraît que son corps fut retrouvé intact par les Croisés, cf. *De Signis Constantinopolitanis*, attribué traditionnellement à Nicétas Choniates (éd. Bonn, p. 855).

100 Corripe, *In Laudem*, op. cit., I, v. 226-293.

101 *Ibid.*, III, v. 35-57.

102 Il y avait donc désormais une basilique et deux mausolées aux Saints-Apôtres. Pour le mausolée de Justinien, cf. P. Grierson, « The Tombs and Obits », art. cit., p. 6, 46 ; J.-P. Sodini, « Rites funéraires », art. cit.

103 Corripe, *In Laudem*, op. cit., III, v. 59-60.

104 Constantine Porphyrogenetos, *The Book of Ceremonies*, op. cit., I, 60 ; Constantin VII Porphyrogénète, *Le Livre des Cérémonies*, éd. A. Vogt, 2 vol., Paris 1935-1939, II, 69. Pour les funérailles de Constantin VII, cf. Théophane Continué, éd. Bonn, p. 466-468.

105 V. Tsamakda, *The Illustrated Chronicle of Ioannes Skylitzes in Madrid*, Leyde 2002, miniature fol. 42 haut.

aussi entièrement vêtue d'habits dorés<sup>106</sup>. Le clergé joue un rôle qu'il n'avait pas pour les funérailles de Constantin puisqu'il pénètre dans la salle avec les dignitaires et les chantres<sup>107</sup>. En revanche le texte ne dit rien d'une présence de l'armée. Ce qui est confirmé par les miniatures susdites où sont représentés les membres du clergé et les dignitaires autour du lit mortuaire de Michel II tandis que sur la miniature représentant le défunt Théophile, il n'y a que quelques personnages qui manifestent leur chagrin par des lamentations.

Le récit des funérailles de Constantin VII témoigne de la présence de l'augousta Hélène, des enfants impériaux, du patrice et parakoimomène Basile<sup>108</sup> et du personnel de la chambre impériale autour de son lit de mort où tous se répandent en pleurs et lamentations, puis de l'exposition du corps défunt aux Dix-Neuf Lits. C'est alors que le maître des cérémonies dit par trois fois « Sors empereur, le Roi des Rois et le Seigneur des Seigneurs t'appelle » et l'empereur défunt est conduit dans la Chalcé, là où le patriarche, les prêtres, les magistrats et patrices et tout le Sénat donnent à l'empereur le dernier baiser<sup>109</sup>, puis le maître des cérémonies dit par trois fois « Sors empereur, le Roi des Rois et le Seigneur des Seigneurs t'appelle », et le corps sort de la Chalcé<sup>110</sup>. La dépouille du défunt est alors portée le long de la Mésè par les protospathaires impériaux jusqu'à l'église des Saints-Apôtres où a lieu la psalmodie. Lors de la procession le peuple participe au deuil, les uns se pressent pour voir la dépouille, les autres font entendre leurs lamentations ou pleurent « si bien que le lit doré était arrosé de larmes »<sup>111</sup>. Ensuite on fait entrer le corps dans le mausolée.

Alors le préposite fait encore signe au maître des cérémonies qui dit par trois fois « Entre empereur, le Roi des Rois et le Seigneur des Seigneurs t'appelle », puis « enlève ta couronne impériale ». La couronne est enlevée et remplacée par un bandeau de pourpre. Le corps est enveloppé d'un linceul puis mis dans le tombeau<sup>112</sup>. À ce moment du cérémonial on peut dire que la fonction impériale a quitté l'empereur avec sa majesté. Le corps peut être enseveli. L'empereur est redevenu un simple mortel.

## La rupture : la mort de Basile II

On aurait pu suggérer que c'était parce que la nécropole impériale des Saints-Apôtres était pleine que Basile II fut en décembre 1025 enseveli ailleurs,

---

106 *Ibid.*, miniature fol. 61v bas.

107 Ainsi est interprété le terme « *gélônes* » dans Constantine Porphyrogenetos, *The Book of Ceremonies*, *op. cit.* (et non guildes comme l'a traduit A. Vogt, *op. cit.*).

108 Pour Basile Lécapène le parakoimomène, cf. *PmbZ* 20925.

109 Théophane Continué, éd. Bonn, p. 467. 10-12.

110 Il faut remarquer que le corps de Jean Tzimiskès n'a pas dépassé la Chalcé, puisqu'il fut inhumé dans la chapelle du Sauveur de la Chalcé qu'il avait fait construire magnifiquement, cf. Léon le Diacre, *Empereurs du x<sup>e</sup> siècle*, *op. cit.*, p. 208.

111 Théophane Continué, éd. Bonn, p. 468.

112 *Ibid.* Il est précisé que Constantin VII fut mis au tombeau avec son père Léon VI. Voir à ce sujet P. Grierson, « The Tombs and Obits », *art. cit.*, p. 28.



rompant par conséquent avec une longue tradition de sept siècles<sup>113</sup>. Le mausolée de Constantin avait servi de sépulture pour les empereurs jusqu'à l'inhumation d'Anastase en 518, puis il avait retrouvé une nouvelle dimension avec les empereurs macédoniens<sup>114</sup>. Quant au mausolée de Justinien, il avait abrité les empereurs depuis Justinien jusqu'à Théophile et comprenait vingt-deux sarcophages, ce qui pouvait faire accroire que l'on ne pouvait plus ensevelir un seul empereur<sup>115</sup>. Les Saints-Apôtres comprenaient également d'autres sarcophages impériaux dans les deux *stoai* au nord et au sud de la basilique, notamment dans la *stoa* nord le tombeau de Julien l'Apostat (361-363) qui laissait s'échapper, selon un voyageur du XII<sup>e</sup> siècle, un liquide fétide<sup>116</sup> et dans la *stoa* sud les descendants de Théodose<sup>117</sup>.

On aurait donc pu penser que le choix de Basile II n'en n'était pas vraiment un quand il décida de se faire ensevelir dans l'église Saint-Jean-l'Évangéliste à l'Hebdomon en dehors des murailles<sup>118</sup>. Mais nous avons la preuve du contraire, car Basile II a octroyé à son frère Constantin le tombeau magnifique, de marbres de diverses couleurs et de sculptures exubérantes<sup>119</sup>, qu'il s'était primitivement fait construire aux Saints-Apôtres. Constantin y fut, en effet, enseveli en 1028, trois ans après la mort de Basile II. On s'est interrogé sur les raisons qui ont conduit Basile II à préférer être inhumé loin de ses ancêtres et, contrairement à la tradition, dans le Champ de Mars des Byzantins, là où

- 
- 113 Sur les tombes aux Saints-Apôtres, voir la liste donnée dans le *Livre des Cérémonies*, cf. Constantine Porphyrogenetos, *The Book of Ceremonies*, op. cit., II, 42. Il existe deux autres versions de cette liste ainsi qu'une liste très courte donnée au tout début du XIII<sup>e</sup> siècle par Nicolas Mézaritès et une autre en latin contenue dans le *Chronicon Altinate*, cf. Glanville Downey, « The Tombs of the byzantine Emperors at the Church of the Holy Apostles in Constantinople » *Journal of Hellenic Studies*, n° 79, 1959, p. 27-51 et P. Grierson, « The Tombs and Obits », art. cit., p. 7-11.
- 114 Pour le choix des Macédoniens d'être inhumés dans le mausolée de Constantin et sa portée idéologique, voir G. Dagon, *Empereur et prêtre*, op. cit., p. 212-213 et J.-P. Sodini, « Rites funéraires », art. cit., p. 175-176. Les Macédoniens furent inhumés dans les interstices entre les 7 niches primitives, cf. P. Grierson, « The Tombs and Obits », art. cit., p. 20-21 : il y aurait eu vingt sarcophages pendant la troisième décennie du XI<sup>e</sup> siècle.
- 115 J.-P. Sodini, « Rites funéraires », art. cit., p. 176 ; P. Grierson, « The Tombs and Obits », art. cit., p. 29-36.
- 116 Ou tout au moins d'après ce qu'on lui avait raconté, cf. Krijnie N. Ciggaar, « Une description anonyme de Constantinople au XII<sup>e</sup> siècle », *REB*, n° 31, 1973, p. 340, l. 75-80. Voir J.-P. Sodini, « Rites funéraires », art. cit., p. 177, sur le transfert de la dépouille de l'apostat depuis Tarse.
- 117 J.-P. Sodini, « Rites funéraires », art. cit., p. 176-177 ; P. Grierson, « The Tombs and Obits », art. cit., p. 36-38.
- 118 *Ioannis Scylitzae Synopsis*, op. cit., p. 369 ; Jean Skylitzès, *Empereurs*, op. cit., p. 306 ; Raymond Janin, *La Géographie ecclésiastique de l'Empire byzantin, Première Partie, Le Siège de Constantinople et le patriarcat œcuménique*, t. III, *les églises et les monastères*, Paris, IFEB, 1969, p. 267-269 ; P. Magdalino, *Constantinople Médiévale, Études sur l'évolution des structures urbaines*, Paris, De Boccard, 1996, p. 62. Voir l'étude de Paul Stephenson, « The Tomb of Basil II », dans *Zwischen Polis, Provinz und Peripherie*, éd. Lars M. Hoffmann, Harrassowitz Verlag 2005, p. 227-237.
- 119 Histoire de Yahya-Ibn-Saïd d'Antioche, éd. I. Kratchkovsky, traduction française annotée par Françoise Micheau et Gérard Troupeau, PO 47/4, Turnhout, Brepols, 1997, p. 481-3.

l'armée se concentrait, acclamait et couronnait empereur son général<sup>120</sup>, là où l'empereur revenant de campagne réunissait son armée et entamait sa procession triomphale<sup>121</sup>. Était-ce justement parce que Basile II le Bulgaroctone s'était illustré comme l'un des plus grands chefs de guerre et que le lieu était symbolique ? L'épithaphe en vers de Basile II, à l'origine liée au sarcophage, nous donne la réponse :

D'autres empereurs dans le passé ont prévu pour eux-mêmes d'autres lieux d'ensevelissement, mais moi, Basile né dans la chambre de pourpre, je place ma tombe sur le site de l'Hebdomon et je me repose des fatigues infinies que j'ai endurées dans les guerres. Car personne n'a jamais vu ma lance au repos depuis que le Roi des Cieux m'a appelé pour être le maître de ce grand empire sur terre, mais je suis resté vigilant tout au long de ma vie, gardant les enfants de la Nouvelle Rome, marchant bravement vers l'Occident et aussi loin que les extrêmes frontières de l'Orient. Les Perses et les Scythes en sont les témoins et avec eux Abasgos, Ismael, Araps, Iber. Et maintenant, brave homme, qui regardes cette tombe, réserve-moi tes prières en récompense de mes campagnes<sup>122</sup>.

C'est bien pour ses succès militaires que Basile II entend être jugé, lui qui combattit en Orient comme en Occident, et on rappellera que c'est de la fin de son règne que l'empire atteignit sa plus grande extension depuis des siècles avec l'annexion de l'Abkhazie, de l'Ibérie et de la Bulgarie. D'après Yahya d'Antioche, c'était pour être parmi les étrangers plutôt que parmi les empereurs du passé et les familiers que l'empereur Basile II a voulu être enseveli là où il se posait comme le rempart des Constantinopolitains au-delà de la muraille qui protégeait Constantinople. Il était devenu l'empereur protecteur qu'il ne pouvait pas être aux Saints-Apôtres.

L'histoire de Basile II ne s'arrête pas là. Lors d'une campagne de Michel VIII en 1260 pour reconquérir Constantinople sur les Latins, les soldats découvrirent l'église de Saint-Jean de l'Hebdomon en ruines et servant d'étable, mais surtout, dans un coin, ils virent le cadavre de l'empereur « mort depuis longtemps, entier, pourvu de tous ses membres et nu de la tête aux pieds. Il avait dans la bouche un roseau de flûte de berger que des gardiens de troupeaux y avaient mis par dérision<sup>123</sup> ». La tombe de Basile II avait été profanée, sa dépouille insultée, mais le corps avait sûrement été embaumé pour conserver sa forme et ils purent lire à côté de son corps l'épithaphe de Basile II. L'empereur Michel VIII fit alors recouvrir le cadavre de voiles tissés d'or, puis transporter le cercueil, où reposait désormais la dépouille, jusqu'à

120 Valens en 364 fut le premier à être proclamé empereur à l'Hebdomon, beaucoup d'autres suivirent. Voir la proclamation de Léon I<sup>er</sup> le 21 janvier 457, cf. Constantine Porphyrogenetos, *op. cit.*, I p. 410-412.

121 Rappelons les triomphes énumérés dans le *Livre des Cérémonies*, ceux de Théophile en 837 et de Basile I<sup>er</sup> en 873 et 879, cf. Constantine Porphyrogenetos, *op. cit.*, I p. 503-508, 498-503 ; Michael McCormick, *Eternal Victory*, *op. cit.*, p. 152-157.

122 S. G. Mercati, « Sull'epitafio di Basilio II Bulgaroctonos » dans *Bessarione*, n° 25, 1921, p. 137-142, trad. anglaise dans P. Stephenson, art. cit., p. 230-231.

123 Georges Pachymères, *Relations historiques*, *op. cit.*, II, 21, éd. A. Failler, t. I, p. 175-177.

Galata dans une procession qui réunit dignitaires et chantres au son des psalmodies. Là il ordonna que le cercueil fût déposé dans sa propre tente où il fut honoré, puis inhumé dans le monastère du Sauveur à Sélymbria. Basile II entra ainsi dans la mémoire collective, byzantine et grecque. Car, des siècles plus tard, l'histoire de cette découverte inspira Kostis Palamas, l'un des plus grands poètes grecs, qui écrivit « la flûte du roi » : le poème épique sur la Grèce chanté par la flûte byzantine qui se mit à revivre :

Je suis la flûte épique, le fatidique roseau. Je suis la sœur de Clio et la langue de Calliope[...] Je me transforme en clairon et je sonne sur tous les sépulcres, je réveille les morts, je rythme leur marche, je donne au passé le corps du présent et je fais lever l'avenir devant vous, dans une genèse prématurée[...] moi, la flûte de la dérision et de l'outrage, j'accomplis tout à coup mon miracle immortel, et j'entonne et j'épanche et je clame au monde un chant. Je recrée l'histoire et je vous ressuscite, toi, Ville que Dieu garde, et toi aussi, son Roi, et je reverdis ton corps décharné et du milieu de ta bouche flétrie, je claironne une grande fanfare et grâce à toi, je deviens quelque chose de plus éclatant même que ta propre gloire<sup>124</sup>.

### Le temps des abbayes

Après Basile II, les empereurs ne consacrèrent plus leur temps à imaginer la magnificence de leurs tombeaux, mais celle de l'église ou du monastère où ils avaient décidé d'être ensevelis. Dire que cela n'avait jamais été le cas auparavant serait erroné, car Justin I<sup>er</sup> et son épouse Euphèmia furent inhumés dans l'église dite de l'Augousta<sup>125</sup>, l'empereur Maurice et ses fils au monastère de Saint-Mamas par la sœur de Maurice, après leur exécution au port d'Eutrope en 602<sup>126</sup>, et Romain Lécapène (969-976) fut inhumé avec toute sa famille au Myrélaion qu'il avait fondé dans ce dessein<sup>127</sup>. Mais ce furent des exceptions alors qu'après Basile II, les empereurs fondèrent de leur vivant soit des églises somptueuses pour y être ensevelis individuellement, soit des monastères qu'ils conçurent comme dynastiques. Cette nouvelle orientation a un sens historique dans la mesure où elle correspond à l'éloignement de l'empereur par rapport à son peuple. Nous constatons la désaffection de l'hippodrome qui était le lieu symbolique de la rencontre, parfois orageuse, de l'empereur avec son peuple, là où les factions acclamaient l'empereur quand il se montrait au *kathisma*, là où parfois elles l'apostrophaient jusqu'à le mettre en péril. Il y avait certes encore des courses, mais de façon ponctuelle, lors de la visite des souverains ou ambassadeurs étrangers, ou lors d'un mariage impérial. Et, à partir du XII<sup>e</sup> siècle, quand les empereurs résidèrent aux Blachernes, les

124 Costis Palamas, *La flûte du roi*, traduit du néo-grec par Eugène Clément, préface de Charles Diehl, Paris 1934, p. 54, 57. Le poème fut écrit en 1910.

125 P. Grierson, « The Tombs and Obits », art. cit., p. 46.

126 R. Janin, *op. cit.*, p. 374.

127 Théophane Continué, éd. Bonn, p. 441-473 ; *Ioannis Scylitzae Synopsis, op. cit.*, p. 237 ; Jean Skylitzès, *Empereurs, op. cit.*, p. 200. Selon Théophane Continué (p. 403-404), les tombeaux de Maurice et de sa famille y avaient été transférés sur ordre de Romain Lécapène. Voir aussi R. Janin, *op. cit.*, p. 351-354.

processions elles-mêmes se réduisirent considérablement et par là-même le face-à-face de l'empereur avec son peuple s'espaça. Les funérailles impériales n'échappèrent pas à cette évolution.

Après Romain III dont nous avons évoqué les tristes funérailles jusqu'à l'église de la Vierge Péribleptos qu'il avait fondée pour y être enseveli, l'empereur Constantin IX Monomaque mort le 8 janvier 1055 fut enseveli dans la magnifique église Saint-Georges des Manganes dont la construction a émerveillé les contemporains par sa splendeur, mais il paraît qu'il fut enterré « sans cérémonie », ce qui signifie qu'il n'y eut pas de funérailles impériales<sup>128</sup>. C'est aux Manganes qui abritaient un hôpital qu'Alexis I<sup>er</sup> Comnène trouva la mort. Nous avons examiné le contexte d'intrigues qui avait entouré le chevet de l'empereur mourant. La suite ne fut guère plus glorieuse. L'impératrice cherchait vainement des vêtements de deuil appropriés. Elle finit par déposer son voile impérial, couper ses cheveux ras et mettre un voile de couleur sombre sur la tête, puis échanger ses souliers pourpres contre des sandales noires, revêtant ainsi l'habit monastique qu'elle allait conserver jusqu'à sa mort. Quant à l'empereur, pire encore, il avait été abandonné de tous ses serviteurs qui vraisemblablement avaient suivi Jean au palais,

de sorte que pas un ne se trouvait pour toiletter sa dépouille du dernier bain et on ne disposait d'aucune parure impériale pour l'habiller afin que sa dépouille fût apprêtée de façon impériale<sup>129</sup>.

52

Ses funérailles se déroulèrent à la va-vite avec un petit nombre de parents et Jean, trop occupé lui-même à se défendre du complot de sa sœur, n'y assista pas<sup>130</sup>. C'est ainsi qu'il fut enseveli au monastère du Christ Philanthropos qu'il avait érigé de son vivant et qui jouxtait le monastère de la Vierge-Pleine-de-Grâce où se retira son épouse et où fut cloîtrée Anne Comnène sur ordre de son frère. Jean II, son successeur qui mourut en Cilicie d'un accident de chasse, dit-on, reçut d'abord sur place les cérémonies religieuses d'usage qui contraignirent son fils Manuel à rester trente jours. Il fit même construire un monastère là où son père avait rendu l'âme<sup>131</sup>. Il transporta ensuite sur ses épaules le cercueil qui contenait le cadavre du basileus<sup>132</sup>, en cortège funèbre avec ses parents, jusqu'au fleuve Pyrame à Mopsueste où se trouvait le navire qui allait porter ses cendres par mer à Constantinople. Le récit de Kinnamos laisse penser que le cadavre a été brûlé avant son embarquement<sup>133</sup>. Une fois

128 *Ioannis Scylitzae Synopsis*, op. cit., p. 478 ; Jean Skylitzès, *Empereurs*, op. cit., p. 394.

129 Jean Zonaras, *Epitomae Historiarum*, XVIII, 29, 15-17, éd. Bonn, p. 764.

130 *Nicetae Choniatae Historia*, op. cit., p. 8 ; tr. Harry J. Magoulias, *O City of Byzantium*, op. cit., p. 6. Pourtant Jean II avait été couronné à l'âge de cinq ans par son père dès septembre 1092, ce qui témoigne de la fragilité de la succession dynastique à Byzance.

131 Jean Kinnamos, *Épitomè*, éd. Bonn, p. 29, trad. J. Rosenblum, *Jean Kinnamos, Chronique*, Paris, Les Belles Lettres, 1972, p. 33.

132 Pour la signification extrêmement symbolique de ce geste, voir A. Beihammer, « Comnenian Imperial Succession... », art. cit., p. 170.

133 Jean Kinnamos, *Épitomè*, op. cit., p. 31, trad. J. Rosenblum, op. cit., p. 34 : « les trières abordèrent à Byzance et déposèrent à terre la cendre du basileus ». Le corps de Jean avait donc été brûlé,

arrivé, le cercueil de Jean fut conduit en grande pompe par le Sénat jusqu'au monastère du Pantocrator, une grande abbaye qu'il avait fondée et richement dotée avec son épouse Irène Piroška. Pendant ce temps Manuel retournait avec son armée par voie de terre à Constantinople où Isaac son aîné ne semblait pas prêt à renoncer au trône<sup>134</sup>.

Le monastère du Pantocrator, dont la fonction première était hospitalière, était aussi destiné à être la nouvelle nécropole impériale, celle de la dynastie Comnène. C'est en 1136 que Jean II rédigea le *typikon* et donna toutes les prescriptions relatives au rituel de l'oratoire Saint-Michel l'Archange, le saint des armées, où il serait inhumé aux côtés de son épouse morte en 1134. Le souci désormais des empereurs ne concernait pas tant les funérailles que les commémoraisons et leur rituel. Mais pour ce faire le *typikon* ne suffisait pas, aussi l'empereur précise que « la cérémonie de nos commémoraisons suivra les prescriptions fixées par ma majesté dans un autre livret confidentiel<sup>135</sup> ». Toutes les prescriptions liturgiques – lumineuse, prières, icônes – n'avaient qu'un seul but : contribuer au salut de l'empereur<sup>136</sup>. Le monastère entier était convié à intercéder pour le pardon des péchés de l'empereur. Les funérailles perdaient de leur importance et, la plupart du temps, elles ne sont même pas mentionnées. L'essentiel était ailleurs, à l'intérieur de la grande abbaye dynastique dont les moines devenaient par conséquent les alliés du salut de l'empereur et de ses parents : « Puissions-nous être sauvés par la volonté compatissante du Pantocrator<sup>137</sup>. »

Manuel I<sup>er</sup> Comnène avait, lors de ses derniers instants (24 septembre 1180), demandé qu'on le revête de l'habit monastique. Ce fut un manteau noir commun qui ne lui arrivait pas aux genoux, une « guenille ». On était loin de l'habit blanc dans lequel mourut le nouveau baptisé Constantin<sup>138</sup>. Manuel souffrait volontairement de cet accoutrement (on n'avait rien prévu, car il avait refusé jusqu'au bout de se voir mourant<sup>139</sup>) et aucun de ceux qui étaient présents – le thème de l'*akakia* ressurgissant sous une autre forme – « ne restait sans pleurer en réfléchissant à la fragilité humaine et à l'inutilité

---

car il n'avait pas été possible de l'embaumer, d'autant que la blessure causée par la flèche empoisonnée avait probablement fini par corrompre le corps.

134 *Nicetae Choniatae Historia*, op. cit., p. 45-46 ; tr. Harry J. Magoulias, *O City of Byzantium*, op. cit., p. 26. Sur la mort de Jean II et sa succession, voir Robert Browning, «The Death of John II Comnenus», *Byzantion*, n° 31, 1961, p. 229-35. Il faut rappeler que les deux fils aînés de Jean II, Alexis et Andronic étaient morts en 1142 à six mois d'intervalle.

135 Paul Gautier, « Le typikon du Christ Sauveur Pantocrator », *REB*, n° 32, 1974, p. 81, 83.

136 Eleanor A. Congdon, « Imperial commemoration and ritual in the typikon of the monastery of Christ Pantocrator », *REB*, n° 54, 1996, p. 168-169. Pour l'espace ecclésial appelé « hirôn » entre l'église de la Vierge Eléousa et celle du Christ, dédié à l'Archange Michel, servant d'oratoire, d'église et de lieu d'ensevelissement, voir p. 177-179.

137 P. Gautier, « Le typikon », art. cit., p. 131.

138 Eusèbe, op. cit., IV, 62, 4-5.

139 Les astrologues en qui il faisait toute confiance lui avaient prédit encore quatorze ans à vivre, cf. *Nicetae Choniatae Historia*, op. cit., p. 220 ; tr. Harry J. Magoulias, *O City of Byzantium*, op. cit., Détroit, 1984, p. 124.

du corps au moment de quitter la vie, fondu près de nous comme une coquille vide et uni par l'âme »<sup>140</sup>.

Si le mausolée de Constantin révélait qu'il aspirait à être *Isochristos*, la vie de Manuel I<sup>er</sup> suggérait qu'il avait par ses combats incessants vécu la passion du Christ. Un contemporain, Grégoire Antiochos, en témoigne :

Ô comment vous avez été amené sur la route de la mort par cette méchante conspiration, notre Jésus (Manuel), qui vous êtes enchaîné vous-même pour être doublement flagellé par votre divin zèle et votre amour pour nous, votre précieux troupeau ! Ô combien le drame tout entier de la Passion du Christ a été prévu pour vous et une Croix a été dressée pour vous, la douleur du combat en notre nom ! Vous avez été cloué au bûcher des douleurs de la guerre alors que vous receviez, comme des clous, les coups et les jets des armes et les coups, pas seulement sur vos mains, vos pieds et votre flan, mais sur tout votre corps. Ô combien depuis ce moment jusqu'à votre dernier souffle, vous avez gardé la forme du Crucifié, étiré à droite et à gauche, étendant vos mains à l'est et à l'ouest, partageant vos palmes entre le soleil levant et le soleil couchant pour attaquer les tyrans aux confins de la terre<sup>141</sup> [...].

La sépulture de Manuel reflétait cette identification. En effet, Manuel avait fait édifier comme tombeau un curieux monument en marbre vert à sept coupoles<sup>142</sup>. Cette sépulture se trouvait non dans la chapelle Saint-Michel ni même à l'intérieur du monastère du Pantocrator, mais sous une grande arche sur le côté gauche de l'église Saint-Michel<sup>143</sup>. Elle fut l'objet de l'imprécation de son cousin Andronic en 1182 : « cette pierre à sept pointes t'enfermera comme une prison dont on ne peut s'échapper et tu dormiras d'un si profond sommeil que tu ne seras réveillé que par la dernière trompette<sup>144</sup> ». Quelle était sa signification : la ville aux sept collines comme Rome ou Constantinople ou plutôt Jérusalem ? Devant le tombeau se trouvait une dalle de marbre rouge qui était réputée être celle sur laquelle le Christ avait été baigné de myrrhe et drapé dans des vêtements de lin funéraires après qu'on l'eut descendu de la croix. En 1169 l'empereur l'avait fait apporter d'Éphèse et il l'avait porté sur son dos en procession depuis le port du Boukoléon, situé en contrebas du Grand Palais, jusqu'à l'église du Pharos qui se trouvait sur une terrasse en surplomb, « comme si le corps réel du Christ avait transmis sa grâce sur

140 *Nicéetae Choniatae Historia*, *op. cit.*, p. 222 ; tr. Harry J. Magoulias, *O City of Byzantium*, *op. cit.*, Détroit, 1984, p. 125.

141 Voir l'éloge de Grégoire Antiochos, dans P. Magdalino, *The Empire*, *op. cit.*, p. 487-488 (texte trad. en anglais).

142 *Nicéetae Choniatae Historia*, *op. cit.*, p. 221-222 ; tr. Harry J. Magoulias, *O City of Byzantium*, *op. cit.*, Détroit, 1984, p. 125 : l'auteur parle d'un monument de marbre noir à sept sommets, mais on a retrouvé le tombeau en 1750 : il était de marbre vert à sept coupoles, cf. Mango, « Three Byzantine sarcophagi », *DOP* 16, p. 398-399 ; *id.*, « notes on Byzantine monuments », *DOP*, n° 24, 1969-70, p. 372-375.

143 R. Janin, *op. cit.*, p. 516.

144 *Nicéetae Choniatae Historia*, *op. cit.*, p. 257 ; tr. Harry J. Magoulias, *O City of Byzantium*, *op. cit.*, Détroit, 1984, p. 143.

lui<sup>145</sup> ». Peu de temps après la mort de l'empereur, la dalle de marbre fut transportée depuis le palais jusqu'à son lieu de sépulture, sans que l'on sache vraiment s'il en avait ainsi disposé, toute l'assistance proclamant à voix haute ce pourquoi celui qui reposait silencieux dans la tombe avait œuvré et combattu si ardemment<sup>146</sup>.

Avec la nouvelle dynastie des Anges et surtout la prise de Constantinople par les Latins, le Pantocrator ne servit plus de lieu de sépulture impériale. Néanmoins, les derniers empereurs paléologues furent ensevelis au Pantocrator : Manuel II, mort le 21 juillet 1425, dans l'habit monastique doré qu'il avait revêtu deux jours auparavant – il paraît que ses funérailles furent accompagnées des lamentations traditionnelles et suivies de la plus grande foule jamais assemblée<sup>147</sup> ; son frère Andronic IV y avait été enseveli à sa mort en 1385. Y furent inhumés également ses fils : l'empereur Jean VIII (mort le 31 octobre 1448), le despote Andronic, mort en 1429, après avoir pris l'habit monastique dans ledit monastère et y avoir résidé, et, enfin, le despote Théodore mort d'une épidémie, lorsqu'il résidait à Sélymbria, et transféré à Constantinople en juin 1447<sup>148</sup>. Le Pantocrator retrouva par conséquent la fonction qu'il avait eue au XI<sup>e</sup> siècle, car, avec les empereurs, les impératrices de l'époque furent également inhumées, telle Hélène Dragaš, l'épouse de Manuel II, le 23 mars 1450.

Pendant l'occupation latine de Constantinople, les empereurs de Nicée résidèrent la plupart du temps à Nymphaion, ville située un peu au nord de Smyrne. Quand Jean Vatatzès, en 1254, se sentit proche de la mort, il ne voulut pas rester dans le palais. Il demanda qu'on installât les tentes impériales dans les jardins et c'est là qu'il mourut le 3 novembre à l'âge de 62 ans<sup>149</sup>. Son fils, Théodore Laskaris, rendit à son père les rites funéraires prescrits avec munificence et l'ensevelit au monastère de Sôsandra, fondé par Jean, dans la région montagneuse de Magnésie, au nord de Nymphaion<sup>150</sup>. Quelques années plus tard, Théodore Laskaris mourut d'une grave maladie, le 16 août 1258 :

145 La dalle se trouvait dans l'église Saint-Jean-l'Évangéliste d'Éphèse, cf. *Nicētae Choniatae Historia*, *op. cit.*, p. 222 ; tr. Harry J. Magoulias, *O City of Byzantium*, *op. cit.*, p. 125 ; Voir aussi Jean Kinnamos, *Épitomè*, *op. cit.*, p. 277-278, trad. J. Rosenblum, *op. cit.*, p. 179 ; P. Magdalino, *The Empire*, *op. cit.*, p. 178. Théodora Antonopoulou, « George Skylitzes' Office on the Translation of the Holy Stone. A Study and Critical Edition » dans Sofia Kotzabassi, *The Pantokrator Monastery in Constantinople*, Boston-Berlin, 2013, p. 109-141.

146 *Nicētae Choniatae Historia*, *op. cit.*, p. 222 ; tr. Harry J. Magoulias, *O City of Byzantium*, *op. cit.*, p. 125.

147 *The Fall of the Byzantine Empire, A chronicle by George Sphrantzes (1401-1447)*, trad. Marios Philippides, Amherst, The University of Massachusetts Press, 1980, XIV, p. 30. Manuel II avait été un empereur très populaire. Il avait été frappé le 1<sup>er</sup> octobre 1422 d'apoplexie qui l'avait rendu invalide et contraint à passer le pouvoir à son fils Jean VIII, cf. J. W. Barker, *Manuel II*, *op. cit.*, p. 367.

148 *The Fall of the Byzantine Empire*, *op. cit.*, p. 56 (Théodore), 57 (Jean VIII), 58 (Hélène Dragas).

149 George Akropolites, *The History*, trad. Ruth Macridès, Oxford, Oxford University Press, 2007, ch. 52. D'autres auteurs disent qu'il avait 60 ans.

150 *Ibid.*, ch. 53 ; Théodore Skoutariotes, éd. K. N. Sathas, *Mesaiônikè Bibliothèkè* 7, Paris, 1894, p. 509. 15-17.

il fut également enseveli dans le monastère de Sôsandra après avoir revêtu l'habit monastique <sup>151</sup>. Un événement dramatique se situe lors des commémoraisons d'usage (troisième, neuvième, quarantième jour après le décès). Le fait est relaté par Acropolite au troisième jour et par Georges Pachymère au neuvième jour <sup>152</sup>. Il y avait là une grande foule, réunissant l'armée et les nobles de « premier rang » dont certains avaient été particulièrement maltraités par Théodore. Ils montèrent jusqu'au monastère et assassinèrent sur l'autel les frères Mouzalôns qui assuraient le conseil de régence. Ensuite se réunissant autour de la tombe de Théodore, ils proférèrent des insultes envers l'empereur défunt.

Après la mort sans funérailles impériales de Michel VIII et son inhumation à Sélymbria, sa veuve Théodora fonda à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle le monastère de Lips qui tire son nom du premier fondateur du X<sup>e</sup> siècle, Constantin Lips. Situé près des Saints-Apôtres, il était destiné à remplacer l'ancienne nécropole impériale qui avait été détruite pendant l'occupation latine. Il comportait deux églises, dont la plus ancienne était l'église de la Vierge et la plus récente l'église de Saint-Jean Baptiste fondée par Théodora <sup>153</sup>. C'est dans cette église que l'on trouve douze tombes et deux ossuaires. Elles ont été construites en même temps que l'église ce qui témoigne de sa vocation première de mausolée funéraire selon la volonté de Théodora. Y furent ensevelies la seconde fille de Théodora, Eudocie, épouse de l'empereur Jean II de Trébizonde, la fondatrice Théodora, la mère de Théodora, Irène de Brunswick, la première épouse d'Andronic III, Anne, la princesse russe et première épouse de Jean VIII, qui mourut de peste peu de temps après son mariage, donc un grand nombre de femmes. Mais l'on trouve également la tombe d'Andronic II dont on rappellera qu'il est mort le 13 février 1332 sous l'habit monastique qu'il avait été contraint d'endosser quatre ans auparavant.

Les empereurs suivants furent inhumés néanmoins dans d'autres monastères. Ainsi Andronic III et son fils Jean V furent ensevelis dans le monastère des Hodégôn. Andronic III terrassé par la maladie avait voulu s'y reposer, car c'est là qu'il avait prié la Vierge en 1322, 1328 et 1336 et qu'à chaque fois elle lui avait apporté la victoire. Il y mourut le 15 juin 1341. Sa femme le veilla jusqu'au troisième jour et poursuivit le deuil au palais <sup>154</sup>. Immédiatement après Nicéphore Grégoras fut prié par le patriarche de faire l'éloge funèbre de l'empereur. On suppose que l'inhumation suivit. Le neuvième jour, une

151 G. Akropolites, *The History*, *op. cit.*, ch. 74. Si Théodore souffrait d'épilepsie comme son père, il semble qu'il ait eu un accident cérébral, car il s'était plaint d'avoir eu une terrible douleur dans le bras qui l'avait rendu à demi paralysé, voir le commentaire de Ruth Macridès, p. 336.

152 G. Akropolites, *The History*, *op. cit.*, ch. 75 et Georges Pachymères, *Relations historiques*, *op. cit.*, I, 19, éd. A. Failler, t. I, 80.

153 Pour ce monastère, son architecture et son mausolée funéraire, voir Théodore Macridy, « The monastery of Lips and the Burial of the Palaelogi », *DOP*, n° 18, 1964, p. 253-277 et Alice-Mary Talbot, « Empress Theodora Palaiologina, Wife of Michel VIII », *DOP*, n° 46, 1992, p. 295-303 (pour la fondation, p. 298-300).

154 Grégoras, éd. Bonn, I, 560



messe solennelle fut organisée à Sainte-Sophie avec tous les prêtres des villes et villages des environs : « Et il vint une foule de prêtres telle que l'église de la sagesse de Dieu, qui est la plus grande de celles qui sont sous le soleil, suffisait à peine, car les prêtres la remplissaient entièrement <sup>155</sup> ».

Donc il n'y avait plus de funérailles proprement dites. L'empereur est inhumé dans le monastère où il meurt. Un office est célébré le 9<sup>e</sup> jour, une commémoration, qui réunit à Sainte-Sophie une foule de clercs que l'on fait venir de la ville et des alentours.

### Sans tombe, sans funérailles : le dernier empereur de Byzance

« L'empire serait un jour restauré à Constantinople sous un empereur jamais mort », telle était la certitude du peuple grec sur la résurrection du dernier empereur de Byzance, Constantin Paléologue Dragasès qui trouva une mort héroïque aux murailles de la ville, et sur la renaissance de Byzance <sup>156</sup>.

L'historien Georges Sphrantès qui était parmi les combattants lors de la prise de la ville par Mehmed II donne le récit des dernières heures du siège, le 29 mai 1453. Il n'était pas auprès de l'empereur quand celui-ci fut tué, car il avait reçu l'ordre d'inspecter une autre partie du rempart. Son témoignage s'arrête là <sup>157</sup>. En revanche ce que l'on a l'habitude d'appeler le *Chronicon Majus* par opposition au *Chronicon Minus* de Georges Sphrantès, c'est à dire l'œuvre de Makarios Melissenos (le Pseudo-Sphrantès) de la fin du xv<sup>e</sup> siècle <sup>158</sup> nous fournit des informations beaucoup plus détaillées de la prise de Constantinople en 1453.

Alors que l'empereur exhortait ses soldats à résister aux Turcs qui commençaient à escalader les murailles, voici que le chef jusqu'alors valeureux du contingent génois, Giovanni Giustiniani, fut atteint d'une flèche et, sans en avertir personne, chercha à s'enfuir, ce qui provoqua la confusion dans ses troupes. Malgré les exhortations de l'empereur, il gagna Galata. Lors de l'assaut des janissaires, ce fut la débandade parmi les maigres troupes des défenseurs. L'empereur implora Dieu, les larmes aux yeux, tout en exhortant ses soldats à la bravoure. Puis il sauta sur son cheval et alla à l'attaque. Il rugit comme un lion et avec son épée, il tua beaucoup d'ennemis, tandis que le sang ruisselait sur ses jambes et ses bras. Il rallia des nobles valeureux qui combattirent jusqu'à la mort mais infligèrent beaucoup de mal aux ennemis. D'autres soldats tentaient de défendre la Porte Saint-Romain par où finalement s'engouffrèrent les Turcs. Ils occupèrent la ville et ce ne fut plus que désolation. Des monceaux de cadavres jonchaient le sol. Les nobles dames, les vierges et les nonnes furent tirées hors des églises où elles s'étaient réfugiées et

155 Cantacuzène, éd. Bonn, II, 15-16.

156 Hélène Ahrweiler, *L'idéologie politique de l'empire byzantin*, Paris, PUF, 1975, p. 127.

157 *The Fall of the Byzantine Empire, op. cit.*, XXXV, 9, p. 70.

158 Sur l'auteur, voir l'introduction de Marios Philippidès, *op. cit.*, p. 8-10. Le *Chronicon Majus* tient une place importante dans l'histoire de la littérature grecque comme lien entre la littérature byzantine et la littérature grecque moderne. Ce fut une œuvre très populaire.

réduites en esclavage. Sans compter les cris des enfants, les pillages, et même le sang du Christ qui fut répandu à terre. Puis le sultan entra dans la Ville et immédiatement s'enquit du sort de l'empereur, car il était très désireux de savoir s'il était encore en vie. Quelques-uns vinrent dire que l'empereur s'était échappé et qu'il se cachait, alors que d'autres prétendaient qu'il avait péri en défendant la Ville. Le sultan ordonna de rechercher son corps parmi les morts. On lava les têtes de nombreux corps, mais on ne put identifier l'empereur. Son corps fut finalement repéré « à cause des aigles impériaux dorés qui sont incrustés sur les jambières et les chaussures de nos empereurs ». Le sultan se réjouit et il ordonna à quelques chrétiens d'ensevelir le corps de l'empereur avec les honneurs impériaux<sup>159</sup>.

D'autres versions diffèrent. Ainsi Léonard de Chios, témoin visuel de la conquête, mais non de la mort de Constantin, rapporte dans sa lettre au pape Nicolas V, datée d'août 1453, que lorsque le brave Giustiniani eut été blessé et contraint de fuir, Constantin tenta en vain de le retenir, puis perdant courage, il demanda à l'un de ses soldats de le tuer de son épée pour ne pas être pris vivant. Ni lui ni personne n'en eut le courage. Aussi, quand les Turcs fondirent sur eux, il fut pris dans la mêlée et tomba. Il se releva, tomba encore et fut piétiné<sup>160</sup>. Le Vénitien Nicolo Barbaro, qui lui aussi était présent, écrit dans son journal que personne ne savait réellement si l'empereur était mort ou vivant. Certains prétendaient avoir vu son corps parmi les cadavres. Il se serait pendu au moment où les Turcs franchissaient la Porte Saint-Romain<sup>161</sup>. Le cardinal Isidore écrit à Bessarion depuis la Crète le 4 juillet 1453 : il a entendu dire que l'empereur a été tué en combattant à la Porte Saint-Romain, mais il ajoute que sa tête a été tranchée et offerte en cadeau au sultan qui en fut ravi et la porta comme un trophée quand il retourna à Édirne<sup>162</sup>. Ce dénouement terrible est repris plus tard par les historiens Doukas<sup>163</sup> et Chalkokondylès<sup>164</sup>. La mort de Constantin le dernier empereur de Byzance reste finalement obscure et beaucoup de légendes ont circulé sur une veuve et un fils inconnus<sup>165</sup>.

159 *The Chronicle of the Siege of Constantinople April 2 to May 29, 1453*, by Makarios Melissenos (Melissourgos), III, 9-10, dans *The Fall of the Byzantine Empire, op. cit.*, p. 127-131.

160 Leonardo di Chio, *Lettera sulla presa di Costantinopoli*, éd. A. Pertusi, *La Caduta di Costantinopoli. Le Testimonianze dei Contemporanei*, Fondazione Lorenzo Valla, Arnoldo Mondadori Editore, 1999, I, p. 162, 164.

161 Nicolo Barbaro, *Giornale dell'assedio di Costantinopoli*, éd. A. Pertusi, *La Caduta, op. cit.*, I, p. 35.

162 Isidoro di Kiev, *Lettere a Nicolo V, al Cardine Bessarione, ai fedeli di Christo, al Doge di Venezia, a Filippo di Borgogna*, éd. A. Pertusi, *La Caduta, op. cit.*, I, p. 74.

163 Doukas XLIII, éd. V. Grecu, *op. cit.*, p. 377 ; trad. Harry J. Magoulias, *Decline, op. cit.*, p. 232: Constantin aurait été tué à la porte de Charisios et la tête tranchée aurait été reconnue par le grand-duc Loukas Notaras lui-même. Elle aurait été fixée à la colonne de l'Augoustaion jusqu'au soir, et ensuite la peau aurait été décollée et garnie de paille. Et c'est ainsi que Mehmed l'aurait exhibée comme trophée.

164 Laonikos Chalkokondylès, *The Histories*, 8, 24, éd. A. Kaldellis, *Dumbarton Oaks Medieval Library*, 2014, I, p. 201.

165 Voir Donald M. Nicol, *The Immortal Emperor. The Life and Legend of Constantine Palaiologos, Last Emperor of the Romans*, Cambridge University Press 1992, p. 74-94 (l'auteur recense méthodiquement tous les récits relatifs à la mort de Constantin).

Constantin Mihailović, Serbe d'Ostrovia et janissaire, était dans les rangs turcs lors de la prise de Constantinople. Il raconte que l'empereur arriva à la brèche (porte Saint- Romain) avec mille fantassins, se défendit avec courage et qu'il fut tué avec tous les autres soldats. Ensuite, un janissaire du nom de Sarielles aurait coupé la tête de l'empereur et l'aurait apportée au sultan qui se serait informé auprès d'un prisonnier grec à qui elle appartenait. Lequel aurait répondu : « C'est la tête de l'empereur Dragaš notre souverain <sup>166</sup> ». On constate que cette version circule parmi les chroniqueurs vénitiens. Les récits concordent pour montrer que le sultan voulait absolument s'assurer de la mort de Constantin, d'où les nombreuses narrations qui mentionnent la tête tranchée de l'empereur, identifiée par les Byzantins eux-mêmes, et la parade du sultan exhibant la tête aux yeux de tous comme preuve de sa mort. Il ne fallait pas qu'un doute pût exister sur la mort de l'empereur, notamment en Occident. Il fallait de plus tuer dans l'œuf le mythe de l'empereur « prince digne de l'immortalité <sup>167</sup> ». Une tête tranchée, un corps sans funérailles, un empire écroulé <sup>168</sup>. Une image qui efface l'empereur valeureux mort au combat dans une situation désespérée. Une mort comme celle du commun des mortels, dit Chalkokondylès. Et il est très improbable que, contrairement à ce que prétend le Pseudo-Phrantzès, le sultan ait ordonné d'ensevelir Constantin, ce qui n'aurait pas manqué de faire de sa tombe un lieu de pèlerinage.

Paradoxalement c'est justement de cette absence de lieu de sépulture et de funérailles que s'est alimenté le mythe de l'immortalité de Constantin qui transparaît dans les innombrables *Lamentations* et monodies sur la chute de Constantinople. Pour que la ville fût un jour libérée, il fallait que le dernier empereur qui portait le nom du premier et dont la mère (Hélène Dragaš) portait le nom de la mère du premier empereur (sainte Hélène), ne fût pas mort, mais caché, qu'il fût son épée intacte sous la main toute puissante du Seigneur. Un Ange l'avait sauvé de la mort, l'avait transformé en marbre et caché dans une crypte près de la Porte Dorée, qui était la porte des empereurs triomphants entrant dans la Ville. Quand Dieu l'aurait décidé, l'ange redescendrait, réveillerait l'empereur de marbre, lui donnerait l'épée qu'il tenait dans la bataille. Alors l'empereur reviendrait à la vie et chasserait les Turcs de la Ville aussi loin que le Pommier Rouge (*Kokkini Melia*) c'est-à-dire la

166 Constantin Mihailović, *Mémoires d'un janissaire, Chronique turque*, trad du vieux polonais par Charles Zarembo, annoté par Michel Balivet, Toulouse, Anacharsis, 2012, p. 99-100. Il semble que Constantin était volontiers appelé Dragaš ou Dragazès.

167 Nicola Sagundino, *Orazione al re Alfonso V d'Aragona*, cf. éd. A. Pertusi, *La Caduta*, op. cit., II, p. 136 ; D. M. Nicol, *The Immortal Emperor*, op. cit., p. 82.

168 Dans les milieux turcs et serbes circulait également le récit d'un empereur tentant de fuir par tous les moyens avant de subir une mort honteuse, D. M. Nicol, *The Immortal Emperor*, op. cit., p. 83-84, 88.

limite légendaire sur l'Euphrate qui séparait Byzance de la Perse<sup>169</sup>. Le mythe de l'empereur dormant, réveillé par un ange, reprenant possession de son épée et combattant les Turcs a alimenté les récits des ambassadeurs en visite auprès du sultan de la Grande Porte aux xvii<sup>e</sup> et xviii<sup>e</sup> siècles, la littérature grecque démotique et à partir du xix<sup>e</sup> siècle la veine des poètes grecs<sup>170</sup>. Ainsi est-il repris dans son évocation la plus poétique, « la Flûte du roi » de Kostis Palamas :

Roi endormi dans le sommeil du marbre, je me réveillerai, je sortirai du tombeau mystérieux et introuvable qui m'enfermera, j'accourrai, descellant la Porte d'Or murée et, vainqueur des califes, traquant les tsars, je ne prendrai haleine qu'aux confins les plus reculés de l'Arabie<sup>171</sup>.

## Résumé

L'étude porte sur la mort de l'empereur byzantin. Elle cherche d'abord à montrer la violence de la mort du souverain qu'il fût assassiné, harcelé sur son lit de mort par ses parents ou relégué au monastère. Elle montre ensuite que la mort d'un souverain est non seulement un événement, mais aussi l'occasion pour un peuple de lui donner ou non une mémoire, le cérémonial soulignant la vanité du pouvoir terrestre, tandis que la *vox populi* œuvrait à la réhabilitation ou à la déchéance du défunt, faisant rarement un saint de l'empereur. Enfin, elle présente les funérailles des empereurs depuis Constantin le Grand jusqu'à la fin de l'empire : la basilique impériale des Saints-Apôtres servit de nécropole jusqu'au xi<sup>e</sup> siècle ; puis vint le temps des abbayes où les rituels de commémoration eurent la préséance sur les funérailles elles-mêmes. Les morts de certains empereurs comme Basile II et Constantin XI, le dernier empereur byzantin, en firent les héros de la littérature grecque moderne.

## Abstract

### From the death to the funeral of the emperor in Byzantium

This study focuses on the death of the Byzantine emperor. It seeks first to show the violence of the death of the sovereign, whether he was murdered, harassed on his deathbed by his relatives or consigned to the monastery. It then demonstrates that the death of a sovereign was not just an event but an opportunity for the people to remember him (or not), the ceremonial emphasizing the vanity of earthly power while the *vox populi* sought the rehabilitation or the demotion of the deceased, and rarely made a saint of the emperor. Finally, it presents the funeral of the emperors, from the time of Constantine the Great to the end of the empire. The Imperial Basilica of the Holy Apostles served as a necropolis until the eleventh century. Then came the time of the abbeys, where the rituals of commemoration took precedence over the funeral themselves. The deaths of some emperors, such as Basil II and Constantine XI, the last Byzantine emperor, made them the heroes of modern Greek literature.

---

169 Cette légende dérive d'une prophétie qui circulait quelques années avant la chute et rapportée par Doukas (XXXIX, 18, éd. V. Grecu, *op. cit.*, p. 365 ; trad. H. J. Magoulias, *Decline, op. cit.*, p. 226 et 317-318) selon laquelle lors de l'entrée des Turcs dans la ville tous les Byzantins seraient anéantis aussi loin que la colonne de Constantin le Grand. Et alors un pauvre homme recevrait de la main d'un ange l'épée du Seigneur et chasserait les Turcs aussi loin que la frontière perse au lieu dit Monodendrion ; D. M. Nicol, *The Immortal Emperor, op. cit.*, p. 101-102.

170 D. M. Nicol, *The Immortal Emperor, op. cit.*, p. 103-108. Pour l'impact de ce mythe sur l'idéologie de la Grande Idée, voir aussi H. Ahrweiler, *loc. cit.*

171 K. Palamas, *La flûte du roi, op. cit.*, p. 217 (l'Arabie traduit « le Pommier Rouge »).

# Table des matières

Introduction	5
<b>Rituels</b>	
Bruno Pottier La mort du tyran et de l'usurpateur aux IV <sup>e</sup> et V <sup>e</sup> siècles Traditions, nouvelles pratiques et nouveaux discours	11
Élisabeth Malamut De la mort aux funérailles de l'empereur à Byzance	29
Smilja Marjanović-Dušanić La mort et la sainteté du prince serbe	61
Mohamed Ouerfelli Pris à son propre piège. La mort du sultan al-Zâhir Baybars (1277)	79
Guy Le Thiec <i>Sic transit gloria mundi</i> ou le simple corps du pape Borgia	99
Murielle Gaude-Ferragu « Le mannequin du roi » Mort et funérailles royales en France au XV <sup>e</sup> siècle	117
Jérémie Foa « On y sentait la mort ». Les morts de Catherine de Médicis	131
Diego Carnevale Deuils politiques et cérémonies funéraires de la maison royale de Naples (XVIII <sup>e</sup> -début XIX <sup>e</sup> siècle)	153
Burak Onaran La mort du sultan détrôné (1622-1918) Un survol à travers l'histoire politique de l'Empire ottoman	163
<b>Impacts</b>	
Le poids de l'écriture	
Gérard Dédéyan Paladins ou martyrs ? Les princes arméniens au combat	185
Christiane Raynaud Perdre son prince dans les chroniques du XV <sup>e</sup> siècle L'exemple de l'Anonyme des Cordeliers et d'Enguerrand de Monstrelet	205

Héloïse Hermant  
Mort du roi et crise dynastique. La question de la continuité  
du pouvoir des Habsbourg aux Bourbons d'Espagne (1700) 221

Pierre-Yves Manchon  
La mort de Murat et la promotion romanesque d'une légitimité  
politique nationale 231

### Le poids de l'événement

Jean-Pierre Arrignon  
La mort du prince Vladimir 243

Bénédicte Brun  
Marie d'Antioche, « impératrice de triste mémoire » 255

Diane Roussel  
Conspirateurs et régicides devant le parlement de Paris  
au lendemain de l'assassinat d'Henri IV (1610) 277

Hélène Becquet  
La mort de la reine. Réflexions sur l'exécution de Marie-Antoinette  
d'Autriche-Lorraine, le 16 octobre 1793 297

György Szerbhorváth  
Les funérailles de Tito, glas de la Yougoslavie 309

Isabelle Renaudet  
Trente-neuf ans, un mois et vingt jours ou la mort de Francisco Franco 333

Charles Zaremba  
La mort du président Lech Kaczyński  
Une catastrophe aérienne et politique 345



# LA MORT DU PRINCE DE L'ANTIQUITÉ À NOS JOURS

## LE TEMPS DE L'HISTOIRE

apporte  
un éclairage  
scientifique  
sur tous  
les passés,  
priviliégiant  
la longue durée,  
en territoire  
méditerranéen et  
au-delà.

Cet ouvrage est consacré à la mort des souverains ou de ceux qui sont considérés comme des monarques même s'ils n'ont pas été couronnés. Certains sont bien connus – Constantin le Grand, Charles VI, Catherine de Médicis, Henri IV, Marie-Antoinette, Murat, Franco, Tito, etc., d'autres moins. Les approches sont autant littéraires – dans la représentation de la mort du prince et son idéalisation –, qu'historiques – dans l'événement que constituent le décès et son impact. Les funérailles conduisent les dépouilles apprêtées et souvent embaumées, exposées au public, ou représentées par leur effigie, à leur lieu d'ensevelissement, mausolées, nécropoles, églises selon un rituel bien défini où tous les acteurs ont leur place. Au contraire de la belle mort, les antifunérailles vouent les cadavres de ceux qui ont été puissants, souvent mutilés, parfois décapités, à l'infamie sur une place publique. Les rituels dépendent des circonstances, mort à la guerre ou suite d'une maladie, accident, exécution, assassinat, complot, crise de succession, publicité voulue de funérailles grandioses aux yeux du monde ou au contraire funérailles escamotées. L'écriture, qu'elle soit historiographique, hagiographique, rhétorique, journalistique ou même iconographique, joue un rôle primordial dans le récit de l'agonie, la commémoration, le dénigrement, la remémoration, l'héroïsation et la sanctification. Enfin, l'impact de la mort du prince s'inscrit dans l'histoire nationale et internationale, opposant le corps mortel au corps politique, la mort critique à la mort symbolique, le passé à l'avenir, l'après du pouvoir étant la question centrale.

*En couverture :*

*Der Doten dantz mit figuren,  
Mayence, Incunable Bodmer  
268, d. r.*

*Jérémie Foa est maître de conférences en histoire médiévale à l'université d'Aix-Marseille. Il est spécialiste de l'histoire des guerres civiles à l'époque moderne et notamment de l'histoire des guerres de religion françaises (1562-1598).*

*Élisabeth Malamut est professeur d'histoire à l'université d'Aix-Marseille. Elle est spécialiste d'histoire insulaire et urbaine et des relations politiques et culturelles de Byzance.*

*Charles Zaremba est professeur de polonais à l'université d'Aix-Marseille. Linguiste, il travaille également sur l'image de la mort dans la littérature polonaise.*